

GUY DE MAUPASSANT
NOUVELLES RÉALISTES

« **La Parure** »

C'était une de ces jolies et charmantes filles, nées, comme par une erreur du destin, dans une famille d'employés. Elle n'avait pas de dot, pas d'espérances, aucun moyen d'être connue, comprise, aimée, épousée par un homme riche et distingué; et elle se laissa marier avec un petit commis du ministère de l'Instruction publique.

- 5 Elle fut simple, ne pouvant être parée, mais malheureuse comme une déclassée; car les femmes n'ont point de caste ni de race, leur beauté, leur grâce et leur charme leur servant de naissance et de famille. Leur finesse native, leur instinct d'élégance, leur souplesse d'esprit sont leur seule hiérarchie, et font des filles du peuple les égales des plus grandes dames. Elle souffrait sans cesse, se sentant née pour toutes les délicatesses et tous les luxes. Elle
- 10 souffrait de la pauvreté de son logement, de la misère des murs, de l'usure des sièges, de la laideur des étoffes. Toutes ces choses, dont une autre femme de sa caste ne se serait même pas aperçue, la torturaient et l'indignaient. La vue de la petite Bretonne qui faisait son humble ménage éveillait en elle des regrets désolés et des rêves éperdus. Elle songeait aux antichambres nettes, capitonnées avec
- 15 des tentures orientales, éclairées par de hautes torchères de bronze, et aux deux grands valets en culotte courte qui dorment dans les larges fauteuils, assoupis par la chaleur lourde du calorifère. Elle songeait aux grands salons vêtus de soie ancienne, aux meubles fins portant des bibelots inestimables, et aux petits salons coquets parfumés, faits pour la causerie de cinq heures avec les amis les plus intimes, les hommes connus et recherchés dont toutes les
- 20 femmes envient et désirent l'attention.

Quand elle s'asseyait, pour dîner, devant la table ronde couverte d'une nappe de trois jours, en face de son mari qui découvrait la soupière en déclarant d'un air enchanté: « Ah! le bon pot-au-feu! je ne sais rien de meilleur que cela », elle songeait aux dîners fins, aux argenteries reluisantes, aux tapisseries peuplant les murailles de personnages anciens et d'oiseaux

25 étranges au milieu d'une forêt de féerie; elle songeait aux plats exquis servis en des vaisselles merveilleuses, aux galanteries chuchotées et écoutées avec un sourire de sphinx, tout en mangeant la chair rose d'une truite ou des ailes de gélinotte.

Elle n'avait pas de toilettes, pas de bijoux, rien. Et elle n'aimait que cela; elle se sentait faite pour cela. Elle eût tant désiré plaire, être enviée, être séduisante et recherchée.

- 30 Elle avait une amie riche, une camarade de couvent qu'elle ne voulait plus aller voir, tant elle souffrait en revenant. Et elle pleurait pendant des jours entiers, de chagrin, de regret, de désespoir et de détresse.

Or, un soir, son mari rentra, l'air glorieux et tenant à la main une large enveloppe.

-Tiens, dit-il, voici quelque chose pour toi.

- 35 Elle déchira vivement le papier et en tira une carte qui portait ces mots:
»Le ministre de l'Instruction publique et Mme Georges Ramponneau prient M. et Mme Loisel de leur faire l'honneur de venir passer la soirée à l'hôtel du ministère, le lundi 18 janvier.»

- 40 Au lieu d'être ravie, comme l'espérait son mari, elle jeta avec dépit l'invitation sur la table, murmurant:

- Que veux-tu que je fasse de cela?

- Mais, ma chérie, je pensais que tu serais contente. Tu ne sors jamais, et c'est une occasion,

cela, une belle! J'ai eu une peine infinie à l'obtenir. Tout le monde en veut; c'est très recherché et on n'en donne pas beaucoup aux employés. Tu verras là tout le monde officiel.

45 Elle le regardait d'un œil irrité, et elle déclara avec impatience:
 - Que veux-tu que je me mette sur le dos pour aller là?
 Il n'y avait pas songé; il balbutia:
 - Mais la robe avec laquelle tu vas au théâtre. Elle me semble très bien, à moi...
 Il se tut, stupéfait, éperdu, en voyant que sa femme pleurait. Deux grosses larmes

50 descendaient lentement des coins des yeux vers les coins de la bouche; il bégaya:
 - Qu'as-tu? qu'as-tu?
 Mais, par un effort violent, elle avait dompté sa peine et elle répondit d'une voix calme en essuyant ses joues humides:
 - Rien. Seulement je n'ai pas de toilette et par conséquent, je ne peux aller à cette fête. Donne

55 ta carte à quelque collègue dont la femme sera mieux nippée que moi.
 Il était désolé. Il reprit:
 - Voyons, Mathilde. Combien cela coûterait-il, une toilette convenable, qui pourrait te servir encore en d'autres occasions, quelque chose de très simple?
 Elle réfléchit quelques secondes, établissant ses comptes et songeant aussi à la somme qu'elle

60 pouvait demander sans s'attirer un refus immédiat et une exclamation effarée du commis économe.
 Enfin, elle répondit en hésitant:
 - Je ne sais pas au juste, mais il me semble qu'avec quatre cents francs je pourrais arriver.
 Il avait un peu pâli, car il réservait juste cette somme pour acheter un fusil et s'offrir des

65 parties de chasse, l'été suivant, dans la plaine de Nanterre, avec quelques amis qui allaient tirer des alouettes, par là, le dimanche.
 Il dit cependant:
 - Soit. Je te donne quatre cents francs. Mais tâche d'avoir une belle robe.
 Le jour de la fête approchait, et Mme Loisel semblait triste, inquiète, anxieuse. Sa toilette

70 était prête cependant. Son mari lui dit un soir:
 - Qu'as-tu? Voyons, tu es toute drôle depuis trois jours.
 Et elle répondit:
 - Cela m'ennuie de n'avoir pas un bijou, pas une pierre, rien à mettre sur moi. J'aurai l'air misère comme tout. J'aimerais presque mieux ne pas aller à cette soirée.

75 Il reprit:
 - Tu mettras des fleurs naturelles. C'est très chic en cette saison-ci. Pour dix francs tu auras deux ou trois roses magnifiques.
 Elle n'était point convaincue.
 - Non... il n'y a rien de plus humiliant que d'avoir l'air pauvre au milieu de femmes riches.

80 Mais son mari s'écria:
 - Que tu es bête! Va trouver ton amie Mme Forestier et demande-lui de te prêter des bijoux.
 Tu es bien assez liée avec elle pour faire cela.
 Elle poussa un cri de joie.
 - C'est vrai. Je n'y avais point pensé.

85 Le lendemain, elle se rendit chez son amie et lui conta sa détresse. Mme Forestier alla vers son armoire à glace, prit un large coffret, l'apporta, l'ouvrit, et dit à Mme Loisel:
 - Choisis, ma chère.
 Elle vit d'abord des bracelets, puis un collier de perles, puis une croix vénitienne, or et pierreries, d'un admirable travail. Elle essayait les parures devant la glace, hésitait, ne pouvait

90 se décider à les quitter, à les rendre. Elle demandait toujours:

- Tu n'as plus rien d'autre?
- Mais si. Cherche. Je ne sais pas ce qui peut te plaire.
- Tout à coup elle découvrit, dans une boîte de satin noir, une superbe rivière de diamants; et son cœur se mit à battre d'un désir immodéré. Ses mains tremblaient en la prenant. Elle
- 95 l'attacha autour de sa gorge, sur sa robe montante. et demeura en extase devant elle-même. Puis, elle demanda, hésitante, pleine d'angoisse:
- Peux-tu me prêter cela, rien que cela?
- Mais oui, certainement.
- Elle sauta au cou de son amie, l'embrassa avec emportement, puis s'enfuit avec son trésor.
- 100 Le jour de la fête arriva. Mme Loisel eut un succès. Elle était plus jolie que toutes, élégante, gracieuse, souriante et folle de joie. Tous les hommes la regardaient, demandaient son nom, cherchaient à être présentés. Tous les attachés du cabinet voulaient valser avec elle. Le Ministre la remarqua.
- Elle dansait avec ivresse, avec emportement, grisée par le plaisir, ne pensant plus à rien, dans
- 105 le triomphe de sa beauté, dans la gloire de son succès, dans une sorte de nuage de bonheur fait de tous ces hommages, de toutes ces admirations, de tous ces désirs éveillés, de cette victoire si complète et si douce au cœur des femmes.
- Elle partit vers quatre heures du matin. Son mari, depuis minuit, dormait dans un petit salon désert avec trois autres messieurs dont les femmes s'amusaient beaucoup.
- 110 Il lui jeta sur les épaules les vêtements qu'il avait apportés pour la sortie, modestes vêtements de la vie ordinaire, dont la pauvreté jurait avec l'élégance de la toilette de bal. Elle le sentit et voulut s'enfuir, pour ne pas être remarquée par les autres femmes qui s'enveloppaient de riches fourrures.
- Loisel la retenait:
- 115 - Attends donc. Tu vas attraper froid dehors. Je vais appeler un fiacre.
- Mais elle ne l'écoutait point et descendait rapidement l'escalier. Lorsqu'ils furent dans la rue, ils ne trouvèrent pas de voiture; et ils se mirent à chercher, criant après les cochers qu'ils voyaient passer de loin.
- Ils descendaient vers la Seine, désespérés, grelottants. Enfin, ils trouvèrent sur le quai un de
- 120 ces vieux coupés noctambules qu'on ne voit dans Paris que la nuit venue, comme s'ils eussent été honteux de leur misère pendant le jour.
- Il les ramena jusqu'à leur porte, rue des Martyrs, et ils remontèrent tristement chez eux. C'était fini, pour elle. Et il songeait, lui, qu'il lui faudrait être au Ministère à dix heures.
- Elle ôta les vêtements dont elle s'était enveloppé les épaules, devant la glace, afin de se voir
- 125 encore une fois dans sa gloire. Mais soudain elle poussa un cri. Elle n'avait plus sa rivière autour du cou!
- Son mari, à moitié dévêtu déjà, demanda:
- Qu'est-ce que tu as?
- Elle se tourna vers lui, affolée:
- 130 - J'ai... j'ai... je n'ai plus la rivière de Mme Forestier.
- Il se dressa, éperdu:
- Quoi!... comment!... Ce n'est pas possible!
- Et ils cherchèrent dans les plis de la robe, dans les plis du manteau, dans les poches, partout. Ils ne la trouvèrent point.
- 135 Il demandait:
- Tu es sûre que tu l'avais encore en quittant le bal?
- Oui, je l'ai touchée dans le vestibule du Ministère.
- Mais si tu l'avais perdue dans la rue, nous l'aurions entendue tomber. Elle doit être dans le

- fiacre.
- 140 - Oui. C'est probable. As-tu pris le numéro?
 - Non. Et toi, tu ne l'as pas regardé?
 - Non.
- Ils se contemplaient atterrés. Enfin Loisel se rhabilla.
 - Je vais, dit-il, refaire tout le trajet que nous avons fait à pied, pour voir si je ne la retrouverai pas.
- 145 Et il sortit. Elle demeura en toilette de soirée, sans force pour se coucher, abattue sur une chaise, sans feu, sans pensée.
 Son mari rentra vers sept heures. Il n'avait rien trouvé.
 Il se rendit à la Préfecture de police, aux journaux, pour faire promettre une récompense, aux
- 150 compagnies de petites voitures, partout enfin où un soupçon d'espoir le poussait.
 Elle attendit tout le jour, dans le même état d'effarement devant cet affreux désastre.
 Loisel revint le soir, avec la figure creusée, pâlie; il n'avait rien découvert.
 - Il faut, dit-il, écrire à ton amie que tu as brisé la fermeture de sa rivière et que tu la fais réparer. Cela nous donnera le temps de nous retourner.
- 155 Elle écrivit sous sa dictée.
 Au bout d'une semaine, ils avaient perdu toute espérance.
 Et Loisel, vieilli de cinq ans, déclara:
 - Il faut aviser à remplacer ce bijou.
- Ils prirent, le lendemain, la boîte qui l'avait renfermé, et se rendirent chez le joaillier, dont le
- 160 nom se trouvait dedans. Il consulta ses livres:
 - Ce n'est pas moi, madame, qui ai vendu cette rivière; j'ai dû seulement fournir l'écrin.
 Alors ils allèrent de bijoutier en bijoutier, cherchant une parure pareille à l'autre, consultant leurs souvenirs, malades tous deux de chagrin et d'angoisse.
 Ils trouvèrent, dans une boutique du Palais Royal, un chapelet de diamants qui leur parut
- 165 entièrement semblable à celui qu'ils cherchaient. Il valait quarante mille francs. On le leur laisserait à trente-six mille.
 Ils prièrent donc le joaillier de ne pas le vendre avant trois jours. Et ils firent condition qu'on le reprendrait pour trente-quatre mille francs, si le premier était retrouvé avant la fin de février.
- 170 Loisel possédait dix-huit mille francs que lui avait laissés son père. Il emprunterait le reste. Il emprunta, demandant mille francs à l'un, cinq cents à l'autre, cinq louis par-ci, trois louis par-là. Il fit des billets, prit des engagements ruineux, eut affaire aux usuriers, à toutes les races de prêteurs. Il compromit toute la fin de son existence, risqua sa signature sans savoir même s'il pourrait y faire honneur, et, épouvanté par les angoisses de l'avenir, par la noire
- 175 misère qui allait s'abattre sur lui, par la perspective de toutes les privations physiques et de toutes les tortures morales, il alla chercher la rivière nouvelle, en déposant sur le comptoir du marchand trente-six mille francs.
 Quand Mme Loisel reporta la parure à Mme Forestier, celle-ci lui dit, d'un air froissé:
 - Tu aurais dû me la rendre plus tôt, car je pouvais en avoir besoin.
- 180 Elle n'ouvrit pas l'écrin, ce que redoutait son amie. Si elle s'était aperçue de la substitution, qu'aurait-elle pensé? qu'aurait-elle dit? Ne l'aurait-elle pas prise pour une voleuse?
 Mme Loisel connut la vie horrible des nécessiteux. Elle prit son parti, d'ailleurs, tout d'un coup, héroïquement. Il fallait payer cette dette effroyable. Elle payerait. On renvoya la bonne; on changea de logement; on loua sous les toits une mansarde. Elle connut les gros
- 185 travaux du ménage, les odieuses besognes de la cuisine. Elle lava la vaisselle, usant ses ongles roses sur les poteries grasses et le fond des casseroles. Elle savonna le linge sale, les chemises

- et les torchons, qu'elle faisait sécher sur une corde; elle descendit à la rue, chaque matin, les ordures, et monta l'eau, s'arrêtant à chaque étage pour souffler. Et, vêtue comme une femme du peuple, elle alla chez le fruitier, chez l'épicier, chez le boucher, le panier au bras,
- 190 marchandant, injuriée, défendant sou à sou son misérable argent. Il fallait chaque mois payer des billets, en renouveler d'autres, obtenir du temps.
Le mari travaillait, le soir, à mettre au net les comptes d'un commerçant, et la nuit, souvent, il faisait de la copie à cinq sous la page.
Et cette vie dura dix ans.
- 195 Au bout de dix ans, ils avaient tout restitué, tout, avec le taux de l'usure, et l'accumulation des intérêts superposés.
Mme Loisel semblait vieille, maintenant. Elle était devenue la femme forte, et dure, et rude, des ménages pauvres. Mal peignée, avec les jupes de travers et les mains rouges, elle parlait haut, lavait à grande eau les planchers. Mais parfois, lorsque son mari était au bureau, elle
- 200 s'asseyait auprès de la fenêtre, et elle songeait à cette soirée d'autrefois, à ce bal où elle avait été si belle et si fêtée.
Que serait-il arrivé si elle n'avait point perdu cette parure? Qui sait? qui sait? Comme la vie est singulière, changeante! Comme il faut peu de chose pour vous perdre ou vous sauver!
Or, un dimanche, comme elle était allée faire un tour aux Champs-Élysées pour se délasser
- 205 des besognes de la semaine, elle aperçut tout à coup une femme qui promenait un enfant. C'était Mme Forestier, toujours jeune, toujours belle, toujours séduisante.
Mme Loisel se sentit émue. Allait-elle lui parler? Oui, certes. Et maintenant qu'elle avait payé, elle lui dirait tout. Pourquoi pas?
Elle s'approcha.
- 210 - Bonjour, Jeanne.
L'autre ne la reconnaissait point, s'étonnant d'être appelée ainsi familièrement par cette bourgeoise.
Elle balbutia:
- Mais... madame!... Je ne sais... Vous devez vous tromper.
- 215 - Non. Je suis Mathilde Loisel.
Son amie poussa un cri.
- Oh!... ma pauvre Mathilde, comme tu es changée!...
- Oui, j'ai eu des jours bien durs, depuis que je ne t'ai vue; et bien des misères... et cela à cause de toi!...
- 220 - De moi . . . Comment ça?
- Tu te rappelles bien cette rivière de diamants que tu m'as prêtée pour aller à la fête du Ministère.
- Oui. Eh bien?
- Eh bien, je l'ai perdue.
- 225 - Comment! puisque tu me l'as rapportée.
- Je t'en ai rapporté une autre toute pareille. Et voilà dix ans que nous la payons. Tu comprends que ça n'était pas aisé pour nous, qui n'avions rien... Enfin c'est fini, et je suis rudement contente.
Mme Forestier s'était arrêtée.
- 230 - Tu dis que tu as acheté une rivière de diamants pour remplacer la mienne?
- Oui. Tu ne t'en étais pas aperçue, hein! Elles étaient bien pareilles.
Et elle souriait d'une joie orgueilleuse et naïve.
Mme Forestier, fort émue, lui prit les deux mains.
- Oh! ma pauvre Mathilde! Mais la mienne était fausse. Elle valait au plus cinq cents francs!..

« Un million »

C'était un modeste ménage d'employés. Le mari, commis de ministère, correct et méticuleux, accomplissait strictement son devoir. Il s'appelait Léopold Bonnin. C'était un petit jeune homme qui pensait en tout ce qu'on devait penser. Élevé religieusement, il devenait moins croyant depuis que la République tendait à la séparation de l'Église et de l'État. Il disait bien
 5 haut, dans les corridors de son ministère : « Je suis religieux, très religieux même, mais religieux à Dieu; je ne suis pas clérical. »

Il avait avant tout la prétention d'être un honnête homme, et il le proclamait en se frappant la poitrine. Il était, en effet, un honnête homme dans le sens le plus terre à terre du mot. Il venait à l'heure, partait à l'heure, ne flânait guère, et se montrait toujours fort droit sur la
 10 « question d'argent ». Il avait épousé la fille d'un collègue pauvre, mais dont la sœur était riche d'un million, ayant été épousée par amour. Elle n'avait pas eu d'enfants, d'où une désolation pour elle, et ne pouvait laisser son bien, par conséquent, qu'à sa nièce.

Cet héritage était la pensée de la famille. Il planait sur la maison, planait sur le ministère tout entier; on savait que « Les Bonnin auraient un million ».

15 Les jeunes gens non plus n'avaient pas d'enfants, mais ils n'y tenaient guère, vivant tranquilles dans leur étroite et placide honnêteté. Leur appartement était propre, rangé, dormant, car ils étaient calmes et modérés en tout; et ils pensaient qu'un enfant troublerait leur vie, leur intérieur, leur repos.

Ils ne se seraient pas efforcés de rester sans descendance; mais puisque le ciel ne leur en avait
 20 point envoyé, tant mieux.

La tante au million se désolait de leur stérilité et leur donnait des conseils pour la faire cesser. Elle avait essayé autrefois, sans succès, de mille pratiques révélées par des amis ou des chiromanciennes; depuis qu'elle n'était plus en âge de procréer, on lui avait indiqué mille autres moyens qu'elle supposait infaillibles en se désolant de n'en pouvoir faire l'expérience,
 25 mais elle s'acharnait à les découvrir à ses neveux, et leur répétait à tout moment : « Eh bien, avez-vous essayé ce que je vous recommandais l'autre jour? »

Elle mourut. Ce fut dans le cœur des deux jeunes gens une de ces joies secrètes qu'on voile de deuil vis-à-vis de soi-même et vis-à-vis des autres. La conscience se drape de noir, mais l'âme frémit d'allégresse.

30 Ils furent avisés qu'un testament était déposé chez un notaire. Ils y coururent à la sortie de l'église.

La tante, fidèle à l'idée fixe de toute sa vie, laissait un million à leur premier-né, avec la jouissance de rente aux parents jusqu'à leur mort. Si le jeune ménage n'avait pas d'héritier avant trois ans, cette fortune irait aux pauvres.

35 Ils furent stupéfaits, atterrés. Le mari tomba malade et demeura huit jours sans retourner au bureau. Puis, quand il fut rétabli, il se promit avec énergie d'être père.

Pendant six mois, il s'y acharna jusqu'à n'être plus que l'ombre de lui-même. Il se rappelait maintenant tous les moyens de la tante et les mettait en œuvre consciencieusement, mais en vain. Sa volonté désespérée lui donnait une force factice qui faillit lui devenir fatale.

40 L'anémie le minait; on craignait la phtisie. Un médecin consulté l'épouvanta et le fit rentrer dans son existence paisible, plus paisible même qu'autrefois, avec un régime réconfortant. Des bruits gais couraient au ministère, on savait la désillusion du testament et on plaisantait dans toutes les divisions sur ce fameux « coup du million ». Les uns donnaient à Bonnin des conseils plaisants; d'autres s'offraient avec outrecuidance pour remplir la clause désespérante.

45 Un grand garçon surtout, qui passait pour un viveur terrible, et dont les bonnes fortunes

étaient célèbres par les bureaux, le harcelait d'allusions, de mots grivois, se faisant fort, disait-il, de le faire hérité en vingt minutes.

Léopold Bonnin, un jour, se fâcha, et, se levant brusquement avec sa plume derrière l'oreille, lui jeta cette injure : « Monsieur, vous êtes un infâme; si je ne me respectais pas, je vous

50 cracherais au visage.»

Des témoins furent envoyés, ce qui mit tous les ministères en émoi pendant trois jours. On ne rencontrait qu'eux dans les couloirs, se communiquant des procès-verbaux, et des points de vue sur l'affaire. Une rédaction fut enfin adoptée à l'unanimité par les quatre délégués et acceptée par les deux intéressés qui échangèrent gravement un salut et une poignée de main

55 devant le chef de bureau, en balbutiant quelques paroles d'excuse.

Pendant le mois qui suivit, ils se saluèrent avec une cérémonie voulue et un empressement bien élevé, comme des adversaires qui se sont trouvés face à face. Puis un jour, s'étant heurtés au tournant d'un couloir, M. Bonnin demanda avec un empressement digne : « Je ne vous ai point fait mal, Monsieur? » L'autre répondit : « Nullement, Monsieur.»

60 Depuis ce moment, ils crurent convenable d'échanger quelques paroles en se rencontrant.

Puis, ils devinrent peu à peu plus familiers; ils prirent l'habitude l'un et l'autre, se comprirent, s'estimèrent en gens qui s'étaient méconnus, et devinrent inséparables.

Mais Léopold était malheureux dans son ménage. Sa femme le harcelait d'allusions désobligeantes, le martyrisait de sous-entendus. Et le temps passait; un an déjà s'était écoulé

65 depuis la mort de la tante. L'héritage semblait perdu.

Mme Bonnin, en se mettant à table, disait : « Nous avons peu de choses pour le dîner; il en serait autrement si nous étions riches.»

Quand Léopold partait pour le bureau, Mme Bonnin, en lui donnant sa canne, disait : « Si nous avons cinquante mille livres de rente, tu n'aurais pas besoin d'aller trimer là-bas,

70 monsieur le gratte-papier.»

Quand Mme Bonnin allait sortir par les jours de pluie, elle murmurait : « Si on avait une voiture, on ne serait pas forcé de se crotter par des temps pareils.»

Enfin, à toute heure, en toute occasion, elle semblait reprocher à son mari quelque chose de honteux, le rendant seul coupable, seul responsable de la perte de cette fortune.

75 Exaspéré il finit par l'emmener chez un grand médecin qui, après une longue consultation, ne se prononça pas, déclarant qu'il ne voyait rien; que le cas se présentait assez fréquemment; qu'il en est des corps comme des esprits; qu'après avoir vu tant de ménages disjoints par incompatibilité d'humeur, il n'était pas étonnant d'en voir d'autres stériles par incompatibilité physique. Cela coûta quarante francs.

80 Un an s'écoula, la guerre était déclarée, une guerre incessante, acharnée, entre les deux époux, une sorte de haine épouvantable. Et Mme Bonnin ne cessait de répéter : « Est-ce malheureux, de perdre une fortune parce qu'on a épousé un imbécile! » ou bien : « Dire que si j'étais tombée sur un autre homme, j'aurais aujourd'hui cinquante mille livres de rente! » ou bien : « Il y a des gens qui sont toujours gênants dans la vie. Ils gâtent tout.»

85 Les dîners, les soirées surtout devenaient intolérables. Ne sachant plus que faire, Léopold, un soir, craignant une scène horrible au logis, amena son ami, Frédéric Morel, avec qui il avait failli se battre en duel. Morel fut bientôt l'ami de la maison, le conseiller écouté des deux époux.

Il ne restait plus que six mois avant l'expiration du dernier délai donnant aux pauvres le

90 million; et peu à peu Léopold changeait d'allures vis-à-vis de sa femme, devenait lui-même agressif, la piquait souvent par des insinuations obscures, parlait d'une façon mystérieuse de femmes d'employés qui avaient su faire la situation de leur mari.

De temps en temps, il racontait quelque histoire d'avancement surprenant tombé sur un

commis.» Le père Ravinot, qui était surnuméraire voici cinq ans, vient d'être nommé sous-
 95 chef.» Mme Bonnin prononçait : «Ce n'est pas toi qui saurais en faire autant.»
 Alors Léopold haussait les épaules.» Avec ça qu'il en fait plus qu'un autre. Il a une femme
 intelligente, voilà tout. Elle a su plaire au chef de division, et elle obtient tout ce qu'elle veut.
 Dans la vie il faut savoir s'arranger pour n'être pas dupé par les circonstances.»
 Que voulait-il dire au juste? Que comprit-elle? Que se passa-t-il? Ils avaient chacun un
 100 calendrier, et marquaient les jours qui les séparaient du terme fatal, et chaque semaine ils
 sentaient une folie les envahir, une rage désespérée, une exaspération éperdue avec un tel
 désespoir, qu'ils devenaient capables d'un crime s'il avait fallu le commettre.
 Et voilà qu'un matin, Mme Bonnin dont les yeux luisaient et dont toute la figure semblait
 radieuse, passa ses deux mains sur les épaules de son mari, et, le regardant jusqu'à l'âme, d'un
 105 regard fixe et joyeux, elle dit, tout bas : «Je crois que je suis enceinte.» Il eut une telle secousse
 au coeur qu'il faillit tomber à la renverse; et brusquement, il saisit sa femme dans ses bras,
 l'embrassa éperdument, l'assit sur ses genoux, l'étreignit encore comme une enfant adorée, et,
 succombant à l'émotion, il pleura, il sanglota.
 Deux mois après, il n'avait plus de doutes. Il la conduisit alors chez un médecin pour faire
 110 constater son état et porta le certificat obtenu chez le notaire dépositaire du testament.
 L'homme de loi déclara que, du moment que l'enfant existait, né ou à naître, il s'inclinait et
 qu'il surseoirait à l'exécution jusqu'à la fin de la grossesse.
 Un garçon naquit, qu'ils nommèrent Dieudonné, en souvenir de ce qui s'était pratiqué dans
 les maisons royales.
 115 Ils furent riches.
 Or, un soir, comme M. Bonnin rentrait chez lui où devait dîner son ami Frédéric Morel, sa
 femme lui dit d'un ton simple : «Je viens de prier notre ami Frédéric de ne plus mettre les
 pieds ici, il a été inconvenant avec moi.» Il la regarda une seconde avec un sourire
 reconnaissant dans l'œil, puis il ouvrit les bras; elle s'y jeta et ils s'embrassèrent longtemps,
 120 longtemps comme deux bons petits époux, bien tendres, bien unis, bien honnêtes.
 Et il faut entendre Mme Bonnin parler des femmes qui ont failli par amour, et de celles
 qu'un grand élan de
 cœur a jetées dans l'adultère.

« Deux amis »

Paris était bloqué, affamé et râlant. Les moineaux se faisaient bien rares sur les toits, et les égouts se dépeuplaient. On mangeait n'importe quoi.

Comme il se promenait tristement par un clair matin de janvier le long du boulevard extérieur, les mains dans les poches de sa culotte d'uniforme et le ventre vide, M. Morissot, horloger de son état et pantouflard par occasion, s'arrêta net devant un confrère qu'il

5

reconnut pour un ami. C'était M. Sauvage, une connaissance du bord de l'eau. Chaque dimanche, avant la guerre, Morissot partait dès l'aurore, une canne en bambou d'une main, une boîte en fer-blanc sur le dos. Il prenait le chemin de fer d'Argenteuil, descendait à Colombes, puis gagnait à pied l'île Marante. À peine arrivé en ce lieu de ses rêves, il se mettait à pêcher ; il pêchait jusqu'à la nuit.

10

Chaque dimanche, il rencontrait là un petit homme replet et jovial, M. Sauvage, mercier, rue Notre-Dame-de-Lorette, autre pêcheur fanatique. Ils passaient souvent une demi-journée côte à côte, la ligne à la main et les pieds ballants au-dessus du courant ; et ils s'étaient pris d'amitié l'un pour l'autre.

15

En certains jours, ils ne parlaient pas. Quelquefois ils causaient ; mais ils s'entendaient admirablement sans rien dire, ayant des goûts semblables et des sensations identiques.

Au printemps, le matin, vers dix heures, quand le soleil rajeuni faisait flotter sur le fleuve tranquille cette petite buée qui coule avec l'eau, et versait dans le dos des deux enrégés pêcheurs une bonne chaleur de saison nouvelle, Morissot parfois disait à son voisin : « Hein !

20

quelle douceur ! » et M. Sauvage répondait : « Je ne connais rien de meilleur. » Et cela leur suffisait pour se comprendre et s'estimer.

À l'automne, vers la fin du jour, quand le ciel ensanglanté par le soleil couchant, jetait dans l'eau des figures de nuages écarlates, empourprait le fleuve entier, enflammait l'horizon,

25

faisait rouges comme du feu les deux amis, et dorait les arbres roussis déjà, frémissants d'un frisson d'hiver, M. Sauvage regardait en souriant Morissot et prononçait : « Quel spectacle ! » Et Morissot émerveillé répondait, sans quitter des yeux son flotteur : « Cela vaut mieux que le boulevard, hein ? »

Dès qu'ils se furent reconnus, ils se serrèrent les mains énergiquement, tout émus de se retrouver en des circonstances si différentes. M. Sauvage, poussant un soupir, murmura :

30

« En voilà des événements ! » Morissot, très morne, gémit : « Et quel temps ! C'est aujourd'hui le premier beau jour de l'année. »

Le ciel était, en effet, tout bleu et plein de lumière.

Ils se mirent à marcher côte à côte, rêveurs et tristes. Morissot reprit : « Et la pêche ? hein ! quel bon souvenir ! »

35

M. Sauvage demanda : « Quand y retournerons-nous ? »

Ils entrèrent dans un petit café et burent ensemble une absinthe ; puis ils se remirent à se promener sur les trottoirs.

Morissot s'arrêta soudain : « Une seconde verte, hein ? » M. Sauvage y consentit : « À votre disposition. » Et ils pénétrèrent chez un autre marchand de vins.

40

Ils étaient fort étourdis en sortant, troublés comme des gens à jeun dont le ventre est plein d'alcool. Il faisait doux. Une brise caressante leur chatouillait le visage.

M. Sauvage, que l'air tiède achevait de griser, s'arrêta : « Si on y allait ?

- Où ça ?

- À la pêche, donc.

45

- Mais où ?

- Mais à notre île. Les avant-postes français sont auprès de Colombes. Je connais le

colonel Dumoulin ; on nous laissera passer facilement. »

Morissot frémit de désir : « C'est dit. J'en suis. » Et ils se séparèrent pour prendre leurs instruments.

- 50 Une heure après, ils marchaient côte à côte sur la grand'route. Puis ils gagnèrent la villa qu'occupait le colonel. Il sourit de leur demande et consentit à leur fantaisie. Ils se remirent en marche, munis d'un laissez-passer.
Bientôt ils franchirent les avant-postes, traversèrent Colombes abandonné, et se trouvèrent au bord des petits champs de vigne qui descendent vers la Seine. Il était environ onze heures.
- 55 En face, le village d'Argenteuil semblait mort. Les hauteurs d'Orgemont et de Sannois dominaient tout le pays. La grande plaine qui va jusqu'à Nanterre était vide, toute vide, avec ses cerisiers nus et ses terres grises.
M. Sauvage, montrant du doigt les sommets, murmura : « Les Prussiens sont là-haut ! » Et une inquiétude paralysait les deux amis devant ce pays désert.
- 60 « Les Prussiens ! » Ils n'en avaient jamais aperçu, mais ils les sentaient là depuis des mois, autour de Paris, ruinant la France, pillant, massacrant, affamant, invisibles et tout-puissants. Et une sorte de terreur superstitieuse s'ajoutait à la haine qu'ils avaient pour ce peuple inconnu et victorieux.
Morissot balbutia : « Hein ! si nous allions en rencontrer ? »
- 65 M. Sauvage répondit, avec cette gouaillerie parisienne reparaissant malgré tout :
« Nous leur offririons une friture. »
Mais ils hésitaient à s'aventurer dans la campagne, intimidés par le silence de tout l'horizon.
À la fin, M. Sauvage se décida : « Allons, en route ! mais avec précaution. » Et ils descendirent dans un champ de vigne, courbés en deux, rampant, profitant des buissons pour se couvrir, l'œil inquiet, l'oreille tendue.
- 70 Une bande de terre nue restait à traverser pour gagner le bord du fleuve. Ils se mirent à courir ; et dès qu'ils eurent atteint la berge, ils se blottirent dans les roseaux secs.
Morissot colla sa joue par terre pour écouter si on ne marchait pas dans les environs. Il n'entendit rien. Ils étaient bien seuls, tout seuls.
- 75 Ils se rassurèrent et se mirent à pêcher.
En face d'eux l'île Marante abandonnée les cachait à l'autre berge. La petite maison du restaurant était close, semblait délaissée depuis des années.
M. Sauvage prit le premier goujon, Morissot attrapa le second, et d'instant en instant ils
- 80 levaient leurs lignes avec une petite bête argentée frétilant au bout du fil : une vraie pêche miraculeuse.
Ils introduisaient délicatement les poissons dans une poche de filet à mailles très serrées, qui trempait à leurs pieds. Et une joie délicieuse les pénétrait, cette joie qui vous saisit quand on retrouve un plaisir aimé dont on est privé depuis longtemps.
- 85 Le bon soleil leur coulait sa chaleur entre les épaules ; ils n'écoutaient plus rien ; ils ne pensaient plus à rien ; ils ignoraient le reste du monde ; ils pêchaient.
Mais soudain un bruit sourd qui semblait venir de sous terre fit trembler le sol. Le canon se remettait à tonner.
- 90 Morissot tourna la tête, et par-dessus la berge il aperçut, là-bas, sur la gauche, la grande silhouette du Mont-Valérien, qui portait au front une aigrette blanche, une buée de poudre qu'il venait de cracher.
Et aussitôt un second jet de fumée partit du sommet de la forteresse ; et quelques instants après une nouvelle détonation gronda.
Puis d'autres suivirent, et de moment en moment, la montagne jetait son haleine de mort,

- 95 soufflait ses vapeurs laiteuses qui s'élevaient lentement dans le ciel calme, faisaient un nuage au-dessus d'elle.
M. Sauvage haussa les épaules : « Voilà qu'ils recommencent », dit-il.
Morissot, qui regardait anxieusement plonger coup sur coup la plume de son flotteur, fut pris soudain d'une colère d'homme paisible contre ces enragés qui se battaient ainsi, et il
- 100 grommela : « Faut-il être stupide pour se tuer comme ça. »
M. Sauvage reprit : « C'est pis que des bêtes. »
Et Morissot, qui venait de saisir une ablette, déclara : « Et dire que ce sera toujours ainsi tant qu'il y aura des gouvernements. »
M. Sauvage l'arrêta : « La République n'aurait pas déclaré la guerre... »
- 105 Morissot l'interrompit : « Avec les rois on a la guerre au dehors ; avec la République on a la guerre au dedans. »
Et tranquillement ils se mirent à discuter, débrouillant les grands problèmes politiques avec une raison saine d'hommes doux et bornés, tombant d'accord sur ce point, qu'on ne serait jamais libres. Et le Mont-Valérien tonnait sans repos, démolissant à coups de boulet des
- 110 maisons françaises, broyant des vies, écrasant des êtres, mettant fin à bien des rêves, à bien des joies attendues, à bien des bonheurs espérés, ouvrant en des cœurs de femmes, en des cœurs de filles, en des cœurs de mères, là-bas, en d'autres pays, des souffrances qui ne finiraient plus.
« C'est la vie », déclara M. Sauvage.
- 115 « Dites plutôt que c'est la mort », reprit en riant Morissot.
Mais ils tressaillirent effarés, sentant bien qu'on venait de marcher derrière eux ; et ayant tourné les yeux, ils aperçurent, debout contre leurs épaules, quatre hommes, quatre grands hommes armés et barbus, vêtus comme des domestiques en livrée et coiffés de casquettes plates, les tenant en joue au bout de leurs fusils.
- 120 Les deux lignes s'échappèrent de leurs mains et se mirent à descendre la rivière.
En quelques secondes, ils furent saisis, attachés, emportés, jetés dans une barque et passés dans l'île.
Et derrière la maison qu'ils avaient crue abandonnée, ils aperçurent une vingtaine de soldats allemands.
- 125 Une sorte de géant velu, qui fumait, à cheval sur une chaise, une grande pipe de porcelaine, leur demanda, en excellent français : « Eh bien, messieurs, avez-vous fait bonne pêche ? »
Alors un soldat déposa aux pieds de l'officier le filet plein de poissons, qu'il avait eu soin d'emporter. Le Prussien sourit : « Eh ! eh ! je vois que ça n'allait pas mal. Mais il s'agit d'autre chose. Écoutez-moi et ne vous troublez pas.
- 130 « Pour moi, vous êtes deux espions envoyés pour me guetter. Je vous prends et je vous fusille. Vous faisiez semblant de pêcher, afin de mieux dissimuler vos projets. Vous êtes tombés entre mes mains, tant pis pour vous ; c'est la guerre.
« Mais comme vous êtes sortis par les avant-postes, vous avez assurément un mot d'ordre pour rentrer. Donnez-moi ce mot d'ordre et je vous fais grâce. »
- 135 Les deux amis, livides, côte à côte, les mains agitées d'un léger tremblement nerveux, se taisaient.
L'officier reprit : « Personne ne le saura jamais, vous rentrerez paisiblement. Le secret disparaîtra avec vous. Si vous refusez, c'est la mort, et tout de suite. Choisissez. »
Ils demeuraient immobiles sans ouvrir la bouche.
- 140 Le Prussien, toujours calme, reprit en étendant la main vers la rivière : « Songez que dans cinq minutes vous serez au fond de cette eau. Dans cinq minutes ! Vous devez avoir des parents ? »

Le Mont-Valérien tonnait toujours.

145 Les deux pêcheurs restaient debout et silencieux. L'Allemand donna des ordres dans sa langue. Puis il changea sa chaise de place pour ne pas se trouver trop près des prisonniers ; et douze hommes vinrent se placer à vingt pas, le fusil au pied.

L'officier reprit : « Je vous donne une minute, pas deux secondes de plus. »

Puis il se leva brusquement, s'approcha des deux Français, prit Morissot sous le bras, l'entraîna plus loin, lui dit à voix basse : « Vite, ce mot d'ordre ? Votre camarade ne saura

150 rien, j'aurai l'air de m'attendrir. »

Morissot ne répondit rien.

Le Prussien entraîna alors M. Sauvage et lui posa la même question.

M. Sauvage ne répondit pas.

Ils se retrouvèrent côte à côte.

155 Et l'officier se mit à commander. Les soldats élevèrent leurs armes.

Alors le regard de Morissot tomba par hasard sur le filet plein de goujons, resté dans l'herbe, à quelques pas de lui.

Un rayon de soleil faisait briller le tas de poissons qui s'agitaient encore. Et une défaillance l'envahit. Malgré ses efforts, ses yeux s'emplirent de larmes.

160 Il balbutia : « Adieu, monsieur Sauvage. »

M. Sauvage répondit : « Adieu, monsieur Morissot. »

Ils se serrèrent la main, secoués des pieds à la tête par d'invincibles tremblements.

L'officier cria : « Feu ! »

Les douze coups n'en firent qu'un.

165 M. Sauvage tomba d'un bloc sur le nez. Morissot, plus grand, oscilla, pivota et s'abattit en travers sur son camarade, le visage au ciel, tandis que des bouillons de sang s'échappaient de sa tunique crevée à la poitrine.

L'Allemand donna de nouveaux ordres.

Ses hommes se dispersèrent, puis revinrent avec des cordes et des pierres qu'ils attachèrent

170 aux pieds des deux morts ; puis ils les portèrent sur la berge.

Le Mont-Valérien ne cessait pas de gronder, coiffé maintenant d'une montagne de fumée.

Deux soldats prirent Morissot par la tête et par les jambes ; deux autres saisirent M. Sauvage de la même façon. Les corps, un instant balancés avec force, furent lancés au loin, décrivirent une courbe, puis plongèrent, debout, dans le fleuve, les pierres entraînant les pieds d'abord.

175 L'eau rejaillit, bouillonna, frissonna, puis se calma, tandis que de toutes petites vagues s'en venaient jusqu'aux rives.

Un peu de sang flottait.

L'officier, toujours serein, dit à mi-voix : « C'est le tour des poissons maintenant. »

Puis il revint vers la maison.

180 Et soudain il aperçut le filet aux goujons dans l'herbe. Il le ramassa, l'examina, sourit, cria : « Wilhem ! »

Un soldat accourut, en tablier blanc. Et le Prussien, lui jetant la pêche des deux fusillés, commanda : « Fais-moi frire tout de suite ces petits animaux-là pendant qu'ils sont encore vivants. Ce sera délicieux. »

185 Puis il se remit à fumer sa pipe.

« Mère Sauvage »

Je n'étais point revenu à Virelogne depuis quinze ans. J'y retournai chasser, à l'automne, chez mon ami Serval, qui avait enfin fait reconstruire son château, détruit par les Prussiens.

J'aimais ce pays infiniment. Il est des coins du monde délicieux qui ont pour les yeux un
5 charme sensuel. On les aime d'un amour physique. Nous gardons, nous autres que séduit la terre, des souvenirs tendres pour certaines sources, certains bois, certains étangs, certaines collines, vus souvent et qui nous ont attendris à la façon des événements heureux.

Quelquefois même la pensée retourne vers un coin de forêt, ou un bout de berge, ou un verger poudré de fleurs, aperçus une seule fois, par un jour gai, et restés en notre cœur
10 comme ces images de femmes rencontrées dans la rue, un matin de printemps, avec une toilette claire et transparente, et qui nous laissent dans l'âme et dans la chair un désir inapaisé, inoubliable, la sensation du bonheur coudoyé.

À Virelogne, j'aimais toute la campagne, semée de petits bois et traversée par des ruisseaux qui couraient dans le sol comme des veines, portant le sang à la terre. On pêchait là-dedans
15 des écrevisses, des truites et des anguilles ! Bonheur divin ! On pouvait se baigner par places, et on trouvait souvent des bécassines dans les hautes herbes qui poussaient sur les bords de ces minces cours d'eau.

J'allais, léger comme une chèvre, regardant mes deux chiens fourrager devant moi. Serval, à cent mètres sur ma droite, battait un champ de luzerne. Je tournai les buissons qui forment la
20 limite du bois des Saudres, et j'aperçus une chaumière en ruines.

Tout à coup, je me la rappelai telle que je l'avais vue pour la dernière fois, en 1869, propre, vêtue de vignes, avec des poules devant la porte. Quoi de plus triste qu'une maison morte, avec son squelette debout, délabré, sinistre ?

Je me rappelai aussi qu'une bonne femme m'avait fait boire un verre de vin là-dedans, un
25 jour de grande fatigue, et que Serval m'avait dit alors l'histoire des habitants. Le père, vieux braconnier, avait été tué par les gendarmes. Le fils, que j'avais vu autrefois, était un grand garçon sec qui passait également pour un féroce destructeur de gibier. On les appelait les Sauvage.

Était-ce un nom ou un sobriquet ?

30 Je hélai Serval. Il s'en vint de son long pas d'échassier.

Je lui demandai :

— Que sont devenus les gens de là ?

Et il me conta cette aventure.

35 II

Lorsque la guerre fut déclarée, le fils Sauvage, qui avait alors trente-trois ans, s'engagea, laissant la mère seule au logis. On ne la plaignait pas trop, la vieille, parce qu'elle avait de l'argent, on le savait.

40 Elle resta donc toute seule dans cette maison isolée si loin du village, sur la lisière du bois. Elle n'avait pas peur, du reste, étant de la même race que ses hommes, une rude vieille, haute et maigre, qui ne riait pas souvent et avec qui on ne plaisantait point. Les femmes des champs ne rient guère d'ailleurs. C'est affaire aux hommes, cela ! Elles ont l'âme triste et bornée, ayant une vie morne et sans éclaircie. Le paysan apprend un peu de gaieté bruyante

- 45 au cabaret, mais sa compagne reste sérieuse avec une physionomie constamment sévère. Les muscles de leur face n'ont point appris les mouvements du rire.
- La mère Sauvage continua son existence ordinaire dans sa chaumière, qui fut bientôt couverte par les neiges. Elle s'en venait au village, une fois par semaine, chercher du pain et un peu de viande ; puis elle retournait dans sa mesure. Comme on parlait des loups, elle
- 50 sortait le fusil au dos, le fusil du fils, rouillé, avec la crosse usée par le frottement de la main ; et elle était curieuse à voir, la grande Sauvage, un peu courbée, allant à lentes enjambées par la neige, le canon de l'arme dépassant la coiffe noire qui lui serrait la tête et emprisonnait ses cheveux blancs, que personne n'avait jamais vus.
- Un jour les Prussiens arrivèrent. On les distribua aux habitants, selon la fortune et les
- 55 ressources de chacun. La vieille, qu'on savait riche, en eut quatre.
- C'étaient quatre gros garçons à la chair blonde, à la barbe blonde, aux yeux bleus, demeurés gras malgré les fatigues qu'ils avaient endurées déjà, et bons enfants, bien qu'en pays conquis. Seuls chez cette femme âgée, ils se montrèrent pleins de prévenances pour elle, lui épargnant, autant qu'ils le pouvaient, des fatigues et des dépenses. On les voyait tous les quatre faire leur
- 60 toilette autour du puits, le matin, en manches de chemise, mouillant à grande eau, dans le jour cru des neiges, leur chair blanche et rose d'hommes du Nord, tandis que la mère Sauvage allait et venait, préparant la soupe. Puis on les voyait nettoyer la cuisine, frotter les carreaux, casser du bois, éplucher les pommes de terre, laver le linge, accomplir toutes les besognes de la maison, comme quatre bons fils autour de leur mère.
- 65 Mais elle pensait sans cesse au sien, la vieille, à son grand maigre au nez crochu, aux yeux bruns, à la forte moustache qui faisait sur sa lèvre un bourrelet de poils noirs. Elle demandait chaque jour, à chacun des soldats installés à son foyer :
- Savez-vous où est parti le régiment français, vingt-troisième de marche ? Mon garçon est dedans.
- 70 Ils répondaient : « Non, bas su, bas savoir tu tout. » Et, comprenant sa peine et ses inquiétudes, eux qui avaient des mères là-bas, ils lui rendaient mille petits soins. Elle les aimait bien, d'ailleurs, ses quatre ennemis ; car les paysans n'ont guère les haines patriotiques ; cela n'appartient qu'aux classes supérieures. Les humbles, ceux qui paient le plus parce qu'ils sont pauvres et que toute charge nouvelle les accable, ceux qu'on tue par
- 75 masses, qui forment la vraie chair à canon, parce qu'ils sont le nombre, ceux qui souffrent enfin le plus cruellement des atroces misères de la guerre, parce qu'ils sont les plus faibles et les moins résistants, ne comprennent guère ces ardeurs belliqueuses, ce point d'honneur excitable et ces prétendues combinaisons politiques qui épuisent en six mois deux nations, la victorieuse comme la vaincue.
- 80 On disait dans le pays, en parlant des Allemands de la mère Sauvage :
- En v'là quatre qu'ont trouvé leur gîte.
- Or, un matin, comme la vieille femme était seule au logis, elle aperçut au loin dans la plaine un homme qui venait vers sa demeure. Bientôt elle le reconnut, c'était le piéton chargé de distribuer les lettres. Il lui remit un papier plié et elle tira de son étui les lunettes dont elle se
- 85 servait pour coudre ; puis elle lut :
- Madame Sauvage, la présente est pour vous porter une triste nouvelle. Votre garçon Victor a été tué hier par un boulet, qui l'a censément coupé en deux parts. J'étais tout près, vu que nous nous trouvions côte à côte dans la compagnie et qu'il me parlait de vous pour vous prévenir au jour même s'il lui arrivait malheur.
- 90 J'ai pris dans sa poche sa montre pour vous la reporter quand la guerre sera finie. Je vous salue amicalement.

Césaire Rivot,
Soldat de 2^e classe au 23^e de marche.
La lettre était datée de trois semaines.

- 95 Elle ne pleurait point. Elle demeurait immobile, tellement saisie, hébétée, qu'elle ne souffrait même pas encore. Elle pensait : « V'là Victor qu'est tué, maintenant. » Puis peu à peu les larmes montèrent à ses yeux, et la douleur envahit son cœur. Les idées lui venaient une à une, affreuses, torturantes. Elle ne l'embrasserait plus, son enfant, son grand, plus jamais ! Les gendarmes avaient tué le père, les Prussiens avaient tué le fils... Il avait été coupé en deux par
- 100 un boulet. Et il lui semblait qu'elle voyait la chose, la chose horrible : la tête tombant, les yeux ouverts, tandis qu'il mâchait le coin de sa grosse moustache, comme il faisait aux heures de colère.
- Qu'est-ce qu'on avait fait de son corps, après ? Si seulement on lui avait rendu son enfant, comme on lui avait rendu son mari, avec sa balle au milieu du front ?
- 105 Mais elle entendit un bruit de voix. C'étaient les Prussiens qui revenaient du village. Elle cacha bien vite la lettre dans sa poche et elle les reçut tranquillement avec sa figure ordinaire, ayant eu le temps de bien essuyer ses yeux.
- Ils riaient tous les quatre, enchantés, car ils rapportaient un beau lapin, volé sans doute, et ils faisaient signe à la vieille qu'on allait manger quelque chose de bon.
- 110 Elle se mit tout de suite à la besogne pour préparer le déjeuner ; mais, quand il fallut tuer le lapin, le cœur lui manqua. Ce n'était pas le premier pourtant ! Un des soldats l'assomma d'un coup de poing derrière les oreilles.
- Une fois la bête morte, elle fit sortir le corps rouge de la peau ; mais la vue du sang qu'elle maniait, qui lui couvrait les mains, du sang tiède qu'elle sentait se refroidir et se coaguler, la
- 115 faisait trembler de la tête aux pieds ; et elle voyait toujours son grand coupé en deux, et tout rouge aussi, comme cet animal encore palpitant.
- Elle se mit à table avec ses Prussiens, mais elle ne put manger, pas même une bouchée. Ils dévorèrent le lapin sans s'occuper d'elle. Elle les regardait de côté, sans parler, mûrissant une idée, et le visage tellement impassible qu'ils ne s'aperçurent de rien.
- 120 Tout à coup, elle demanda : « Je ne sais seulement point vos noms, et v'là un mois que nous sommes ensemble. » Ils comprirent, non sans peine, ce qu'elle voulait, et dirent leurs noms. Cela ne lui suffisait pas ; elle se les fit écrire sur un papier, avec l'adresse de leurs familles, et, reposant ses lunettes sur son grand nez, elle considéra cette écriture inconnue, puis elle plia la feuille et la mit dans sa poche, par-dessus la lettre qui lui disait la mort de son fils.
- 125 Quand le repas fut fini, elle dit aux hommes :
— J' vas travailler pour vous.
- Et elle se mit à monter du foin dans le grenier où ils couchaient.
- Ils s'étonnèrent de cette besogne ; elle leur expliqua qu'ils auraient moins froid ; et ils l'aiderent. Ils entassaient les bottes jusqu'au toit de paille ; et ils se firent ainsi une sorte de
- 130 grande chambre avec quatre murs de foin, chaude et parfumée, où ils dormiraient à merveille.
- Au dîner, un d'eux s'inquiéta de voir que la mère Sauvage ne mangeait point encore. Elle affirma qu'elle avait des crampes. Puis elle alluma un bon feu pour se chauffer, et les quatre Allemands montèrent dans leur logis par l'échelle qui leur servait tous les soirs.
- 135 Dès que la trappe fut refermée, la vieille enleva l'échelle, puis rouvrit sans bruit la porte du dehors, et elle retourna chercher des bottes de paille dont elle emplit sa cuisine. Elle allait nu-pieds, dans la neige, si doucement qu'on n'entendait rien. De temps en temps elle écoutait les ronflements sonores et inégaux des quatre soldats endormis.

140 Quand elle jugea suffisants ses préparatifs, elle jeta dans le foyer une des bottes, et, lorsqu'elle fut enflammée, elle l'éparpilla sur les autres, puis elle ressortit et regarda. Une clarté violente illumina en quelques secondes tout l'intérieur de la chaumière, puis ce fut un brasier effroyable, un gigantesque four ardent, dont la lueur jaillissait par l'étroite fenêtre et jetait sur la neige un éclatant rayon.

145 Puis un grand cri partit du sommet de la maison, puis ce fut une clameur de hurlements humains, d'appels déchirants d'angoisse et d'épouvante. Puis, la trappe s'étant écroulée à l'intérieur, un tourbillon de feu s'élança dans le grenier, perça le toit de paille, monta dans le ciel comme une immense flamme de torche ; et toute la chaumière flamba.

On n'entendait plus rien dedans que le crépitement de l'incendie, le craquement des murs, l'écroulement des poutres. Le toit tout à coup s'effondra, et la carcasse ardente de la demeure

150 lança dans l'air, au milieu d'un nuage de fumée, un grand panache d'étincelles. La campagne, blanche, éclairée par le feu, luisait comme une nappe d'argent teintée de rouge. Une cloche, au loin, se mit à sonner.

La vieille Sauvage restait debout, devant son logis détruit, armée de son fusil, celui du fils, de crainte qu'un des hommes n'échappât.

155 Quand elle vit que c'était fini, elle jeta son arme dans le brasier. Une détonation retentit. Des gens arrivaient, des paysans, des Prussiens.

On trouva la femme assise sur un tronc d'arbre, tranquille et satisfaite. Un officier allemand, qui parlait le français comme un fils de France, lui demanda :

— Où sont vos soldats ?

160 Elle tendit son bras maigre vers l'amas rouge de l'incendie qui s'éteignait, et elle répondit d'une voix forte :

— Là-dedans !

On se pressait autour d'elle. Le Prussien demanda :

— Comment le feu a-t-il pris ?

165 Elle prononça :

— C'est moi qui l'ai mis.

On ne la croyait pas, on pensait que le désastre l'avait soudain rendue folle. Alors, comme tout le monde l'entourait et l'écoutait, elle dit la chose d'un bout à l'autre, depuis l'arrivée de la lettre jusqu'au dernier cri des hommes flambés avec sa maison. Elle n'oublia pas un détail

170 de ce qu'elle avait ressenti ni de ce qu'elle avait fait.

Quand elle eut fini, elle tira de sa poche deux papiers, et, pour les distinguer aux dernières lueurs du feu, elle ajusta encore ses lunettes, puis elle prononça, montrant l'un : « Ça, c'est la mort de Victor. » Montrant l'autre, elle ajouta, en désignant les ruines rouges d'un coup de tête : « Ça, c'est leurs noms pour qu'on écrive chez eux. » Elle tendit tranquillement la feuille

175 blanche à l'officier, qui la tenait par les épaules, et elle reprit :

— Vous écrirez comment c'est arrivé, et vous direz à leurs parents que c'est moi qui a fait ça. Victoire Simon, la Sauvage ! N'oubliez pas.

L'officier criait des ordres en allemand. On la saisit, on la jeta contre les murs encore chauds de son logis. Puis douze hommes se rangèrent vivement en face d'elle, à vingt mètres. Elle ne

180 bougea point. Elle avait compris ; elle attendait.

Un ordre retentit, qu'une longue détonation suivit aussitôt. Un coup attardé partit tout seul, après les autres.

La vieille ne tomba point. Elle s'affaissa comme si on lui eût fauché les jambes.

L'officier prussien s'approcha. Elle était presque coupée en deux, et dans sa main crispée elle

185 tenait sa lettre baignée de sang.

Mon ami Serval ajouta :

— C'est par représailles que les Allemands ont détruit le château du pays, qui m'appartenait.

Moi, je pensais aux mères des quatre doux garçons brûlés là-dedans ; et à l'héroïsme atroce
190 de cette autre mère, fusillée contre ce mur.

Et je ramassai une petite pierre, encore noircie par le feu.

NOUVELLES FANTASTIQUES

« Le Horlà »

- 8 mai.** - Quelle journée admirable! J'ai passé toute la matinée étendu sur l'herbe, devant ma maison, sous l'énorme platane qui la couvre, l'abrite et l'ombrage tout entière. J'aime ce pays, et j'aime y vivre parce que j'y ai mes racines, ces profondes et délicates racines, qui attachent un homme à la terre où sont nés et morts ses aïeux, qui l'attachent à ce qu'on pense et à ce
- 5 qu'on mange, aux usages comme aux nourritures, aux locutions locales, aux intonations des paysans, aux odeurs du sol, des villages et de l'air lui-même.
J'aime ma maison où j'ai grandi. De mes fenêtres, je vois la Seine qui coule, le long de mon jardin, derrière la route, presque chez moi, la grande et large Seine qui va de Rouen au Havre, couverte de bateaux qui passent.
- 10 À gauche, là-bas, Rouen, la vaste ville aux toits bleus, sous le peuple pointu des clochers gothiques. Ils sont innombrables, frêles ou larges, dominés par la flèche de fonte de la cathédrale, et pleins de cloches qui sonnent dans l'air bleu des belles matinées, jetant jusqu'à moi leur doux et lointain bourdonnement de fer, leur chant d'airain que la brise m'apporte, tantôt plus fort et tantôt plus affaibli, suivant qu'elle s'éveille ou s'assoupit.
- 15 Comme il faisait bon ce matin!
Vers onze heures, un long convoi de navires, traînés par un remorqueur, gros comme une mouche, et qui râlait de peine en vomissant une fumée épaisse, défila devant ma grille. Après deux goélettes anglaises, dont le pavillon rouge ondoyait sur le ciel, venait un superbe trois-mâts brésilien, tout blanc, admirablement propre et luisant. Je le saluai, je ne sais
- 20 pourquoi, tant ce navire me fit plaisir à voir.

- 12 mai.** - J'ai un peu de fièvre depuis quelques jours; je me sens souffrant, ou plutôt je me sens triste.
D'où viennent ces influences mystérieuses qui changent en découragement notre bonheur et
- 25 notre confiance en détresse? On dirait que l'air, l'air invisible est plein d'inconnaissables Puissances, dont nous subissons les voisinages mystérieux. Je m'éveille plein de gaieté, avec des envies de chanter dans la gorge. - Pourquoi? - Je descends le long de l'eau; et soudain, après une courte promenade, je rentre désolé, comme si quelque malheur m'attendait chez moi. - Pourquoi? - Est-ce un frisson de froid qui, frôlant ma peau, a ébranlé mes nerfs et
- 30 assombri mon âme? Est-ce la forme des nuages, ou la couleur du jour, la couleur des choses, si variable, qui, passant par mes yeux, a troublé ma pensée? Sait-on? Tout ce qui nous entoure, tout ce que nous voyons sans le regarder, tout ce que nous frôlons sans le connaître, tout ce que nous touchons sans le palper, tout ce que nous rencontrons sans le distinguer, a sur nous, sur nos organes et, par eux, sur nos idées, sur notre cœur lui-même, des effets
- 35 rapides, surprenants et inexplicables.
Comme il est profond, ce mystère de l'Invisible! Nous ne le pouvons sonder avec nos sens misérables, avec nos yeux qui ne savent apercevoir ni le trop petit, ni le trop grand, ni le trop près, ni le trop loin, ni les habitants d'une étoile, ni les habitants d'une goutte d'eau... avec nos oreilles qui nous trompent, car elles nous transmettent les vibrations de l'air en notes
- 40 sonores. Elles sont des fées qui font ce miracle de changer en bruit ce mouvement et par cette métamorphose donnent naissance à la musique, qui rend chantante l'agitation muette de la nature... avec notre odorat, plus faible que celui du chien... avec notre goût, qui peut à peine discerner l'âge d'un vin!
- 45 Ah! si nous avions d'autres organes qui accompliraient en notre faveur d'autres miracles, que de choses nous pourrions découvrir encore autour de nous!

16 mai. - Je suis malade, décidément! Je me portais si bien le mois dernier! J'ai la fièvre, une fièvre atroce, ou plutôt un énervement fiévreux, qui rend mon âme aussi souffrante que mon corps! J'ai sans cesse cette sensation affreuse d'un danger menaçant, cette appréhension d'un malheur qui vient ou de la mort qui approche, ce pressentiment qui est sans doute
50 l'atteinte d'un mal encore inconnu, germant dans le sang et dans la chair.

18 mai. - Je viens d'aller consulter un médecin, car je ne pouvais plus dormir. Il m'a trouvé le pouls rapide, l'œil dilaté, les nerfs vibrants, mais sans aucun symptôme alarmant. Je dois me soumettre aux douches et boire du bromure de potassium.

55

25 mai. - Aucun changement! Mon état, vraiment, est bizarre. À mesure qu'approche le soir, une inquiétude incompréhensible m'envahit, comme si la nuit cachait pour moi une menace terrible. Je dîne vite, puis j'essaie de lire; mais je ne comprends pas les mots; je distingue à peine les lettres. Je marche alors dans mon salon de long en large, sous
60 l'oppression d'une crainte confuse et irrésistible, la crainte du sommeil et la crainte du lit.

Vers dix heures, je monte dans ma chambre. À peine entré, je donne deux tours de clef, et je pousse les verrous; j'ai peur... de quoi?... Je ne redoutais rien jusqu'ici... j'ouvre mes armoires, je regarde sous mon lit; j'écoute... j'écoute... quoi?... Est-ce étrange qu'un simple
65 malaise, un trouble de la circulation peut-être, l'irritation d'un filet nerveux, un peu de congestion, une toute petite perturbation dans le fonctionnement si imparfait et si délicat de notre machine vivante, puisse faire un mélancolique du plus joyeux des hommes, et un poltron du plus brave? Puis, je me couche, et j'attends le sommeil comme on attendrait le bourreau. Je l'attends avec l'épouvante de sa venue, et mon cœur bat, et mes jambes frémissent; et tout mon corps tressaille dans la chaleur des draps, jusqu'au moment où je
70 tombe tout à coup dans le repos, comme on tomberait pour s'y noyer, dans un gouffre d'eau stagnante. Je ne le sens pas venir, comme autrefois, ce sommeil perfide, caché près de moi, qui me guette, qui va me saisir par la tête, me fermer les yeux, m'anéantir.

Je dors - longtemps - deux ou trois heures - puis un rêve - non - un cauchemar m'étreint. Je sens bien que je suis couché et que je dors... je le sens et je le sais... et je sens aussi que
75 quelqu'un s'approche de moi, me regarde, me palpe, monte sur mon lit, s'agenouille sur ma poitrine, me prend le cou entre ses mains et serre... serre... de toute sa force pour m'étrangler. Moi, je me débats, lié par cette impuissance atroce, qui nous paralyse dans les songes; je veux crier, - je ne peux pas; - je veux remuer, - je ne peux pas; - j'essaie, avec des efforts affreux, en haletant, de me tourner, de rejeter cet être qui m'écrase et qui m'étouffe, - je ne peux pas!

80 Et soudain, je m'éveille, affolé, couvert de sueur. J'allume une bougie. Je suis seul. Après cette crise, qui se renouvelle toutes les nuits, je dors enfin, avec calme, jusqu'à l'aurore.

2 juin. - Mon état s'est encore aggravé. Qu'ai-je donc? Le bromure n'y fait rien; les douches n'y font rien. Tantôt, pour fatiguer mon corps, si las pourtant, j'allai faire un tour
85 dans la forêt de Roumare. Je crus d'abord que l'air frais, léger et doux, plein d'odeur d'herbes et de feuilles, me versait aux veines un sang nouveau, au cœur une énergie nouvelle. Je pris une grande avenue de chasse, puis je tournai vers La Bouille, par une allée étroite, entre deux armées d'arbres démesurément hauts qui mettaient un toit vert, épais, presque noir, entre le ciel et moi.

90 Un frisson me saisit soudain, non pas un frisson de froid, mais un étrange frisson d'angoisse. Je hâtai le pas, inquiet d'être seul dans ce bois, apeuré sans raison, stupidement, par la profonde solitude. Tout à coup, il me sembla que j'étais suivi, qu'on marchait sur mes talons, tout près, à me toucher.

Je me retournai brusquement. J'étais seul. Je ne vis derrière moi que la droite et large allée
95 vide, haute, redoutablement vide; et de l'autre côté elle s'étendait aussi à perte de vue, toute
pareille, effrayante.
Je fermai les yeux. Pourquoi? Et je me mis à tourner sur un talon, très vite, comme une
toupie. Je faillis tomber; je rouvris les yeux; les arbres dansaient, la terre flottait; je dus
m'asseoir. Puis, ah! je ne savais plus par où j'étais venu! Bizarre idée! Bizarre! Bizarre idée! Je
100 ne savais plus du tout. Je partis par le côté qui se trouvait à ma droite, et je revins dans
l'avenue qui m'avait amené au milieu de la forêt.

3 juin. - La nuit a été horrible. Je vais m'absenter pendant quelques semaines. Un petit
voyage, sans doute, me remettra.
105

2 juillet. - Je rentre. Je suis guéri. J'ai fait d'ailleurs une excursion charmante. J'ai visité le
mont Saint-Michel que je ne connaissais pas.
Quelle vision, quand on arrive, comme moi, à Avranches, vers la fin du jour! La ville est sur
une colline; et on me conduisit dans le jardin public, au bout de la cité. Je poussai un cri
110 d'étonnement. Une baie démesurée s'étendait devant moi, à perte de vue, entre deux côtes
écartées se perdant au loin dans les brumes; et au milieu de cette immense baie jaune, sous
un ciel d'or et de clarté, s'élevait sombre et pointu un mont étrange, au milieu des sables. Le
soleil venait de disparaître, et sur l'horizon encore flamboyant se dessinait le profil de ce
fantastique rocher qui porte sur son sommet un fantastique monument.
115 Dès l'aurore, j'allai vers lui. La mer était basse, comme la veille au soir, et je regardais se
dresser devant moi, à mesure que j'approchais d'elle, la surprenante abbaye. Après plusieurs
heures de marche, j'atteignis l'énorme bloc de pierre qui porte la petite cité dominée par la
grande église. Ayant gravi la rue étroite et rapide, j'entrai dans la plus admirable demeure
gothique construite pour Dieu sur la terre, vaste comme une ville, pleine de salles basses
120 écrasées sous des voûtes et de hautes galeries que soutiennent de frêles colonnes. J'entrai
dans ce gigantesque bijou de granit, aussi léger qu'une dentelle, couvert de tours, de sveltes
clochetons, où montent des escaliers tordus, et qui lancent dans le ciel bleu des jours, dans le
ciel noir des nuits, leurs têtes bizarres hérissées de chimères, de diables, de bêtes fantastiques,
de fleurs monstrueuses, et reliés l'un à l'autre par de fines arches ouvragées.
125 Quand je fus sur le sommet, je dis au moine qui m'accompagnait : « Mon Père, comme
vous devez être bien ici! »
Il répondit : « Il y a beaucoup de vent, monsieur »; et nous nous mîmes à causer en regardant
monter la mer, qui courait sur le sable et le couvrait d'une cuirasse d'acier.
Et le moine me conta des histoires, toutes les vieilles histoires de ce lieu, des légendes,
130 toujours des légendes.
Une d'elles me frappa beaucoup. Les gens du pays, ceux du mont, prétendent qu'on entend
parler la nuit dans les sables, puis qu'on entend bêler deux chèvres, l'une avec une voix forte,
l'autre avec une voix faible. Les incrédules affirment que ce sont les cris des oiseaux de mer,
qui ressemblent tantôt à des bêlements, et tantôt à des plaintes humaines; mais les pêcheurs
135 attardés jurèrent avoir rencontré, rôdant sur les dunes, entre deux marées, autour de la petite
ville jetée ainsi loin du monde, un vieux berger, dont on ne voit jamais la tête couverte de
son manteau, et qui conduit, en marchant devant eux, un bouc à figure d'homme et une
chèvre à figure de femme, tous deux avec de longs cheveux blancs et parlant sans cesse, se
querellant dans une langue inconnue, puis cessant soudain de crier pour bêler de toute leur
140 force.
Je dis au moine : « Y croyez-vous? » Il murmura : « Je ne sais pas. »

Je repris : « S'il existait sur la terre d'autres êtres que nous, comment ne les connaîtrions-nous point depuis longtemps; comment ne les auriez-vous pas vus, vous? comment ne les aurais-je pas vus, moi? »

145 Il répondit : « Est-ce que nous voyons la cent millième partie de ce qui existe? Tenez, voici le vent, qui est la plus grande force de la nature, qui renverse les hommes, abat les édifices, déracine les arbres, soulève la mer en montagnes d'eau, détruit les falaises, et jette aux brisants les grands navires, le vent qui tue, qui siffle, qui gémit, qui mugit, - l'avez-vous vu, et pouvez-vous le voir? Il existe, pourtant. »

150 Je me tus devant ce simple raisonnement. Cet homme était un sage ou peut-être un sot. Je ne l'aurais pu affirmer au juste; mais je me tus. Ce qu'il disait là, je l'avais pensé souvent.

3 juillet. - J'ai mal dormi; certes, il y a ici une influence fiévreuse, car mon cocher souffre du même mal que moi. En rentrant hier, j'avais remarqué sa pâleur singulière. Je lui

155 demandai :

« Qu'est-ce que vous avez, Jean?

- J'ai que je ne peux plus me reposer, monsieur, ce sont mes nuits qui mangent mes jours. Depuis le départ de monsieur, cela me tient comme un sort. »

Les autres domestiques vont bien cependant, mais j'ai grand peur d'être repris, moi.

160

4 juillet. - Décidément, je suis repris. Mes cauchemars anciens reviennent. Cette nuit, j'ai senti quelqu'un accroupi sur moi, et qui, sa bouche sur la mienne, buvait ma vie entre mes lèvres. Oui, il la puisait dans ma gorge, comme aurait fait une sangsue. Puis il s'est levé, repu, et moi je me suis réveillé, tellement meurtri, brisé, anéanti, que je ne pouvais plus remuer. Si

165 cela continue encore quelques jours, je repartirai certainement.

5 juillet. - Ai-je perdu la raison? Ce qui s'est passé la nuit dernière est tellement étrange, que ma tête s'égaré quand j'y songe!

170 Comme je le fais maintenant chaque soir, j'avais fermé ma porte à clef; puis, ayant soif, je bus un demi-verre d'eau, et je remarquai par hasard que ma carafe était pleine jusqu'au bouchon de cristal.

Je me couchai ensuite et je tombai dans un de mes sommeils épouvantables, dont je fus tiré au bout de deux heures environ par une secousse plus affreuse encore.

175 Figurez-vous un homme qui dort, qu'on assassine, et qui se réveille, avec un couteau dans le poumon, et qui râle couvert de sang, et qui ne peut plus respirer, et qui va mourir, et qui ne comprend pas - voilà.

Ayant enfin reconquis ma raison, j'eus soif de nouveau; j'allumai une bougie et j'allai vers la table où était posée ma carafe. Je la soulevai en la penchant sur mon verre; rien ne coula. -

180 Elle était vide! Elle était vide complètement! D'abord, je n'y compris rien; puis, tout à coup, je ressentis une émotion si terrible, que je dus m'asseoir, ou plutôt, que je tombai sur une chaise! puis, je me redressai d'un saut pour regarder autour de moi! puis je me rassis, éperdu d'étonnement et de peur, devant le cristal transparent! Je le contemplais avec des yeux fixes, cherchant à deviner. Mes mains tremblaient! On avait donc bu cette eau? Qui? Moi? moi, sans doute? Ce ne pouvait être que moi? Alors, j'étais somnambule, je vivais, sans le savoir,

185 de cette double vie mystérieuse qui fait douter s'il y a deux êtres en nous, ou si un être étranger, inconnaissable et invisible, anime, par moments, quand notre âme est engourdie, notre corps captif qui obéit à cet autre, comme à nous-mêmes, plus qu'à nous-mêmes.

Ah! qui comprendra mon angoisse abominable? Qui comprendra l'émotion d'un homme, sain d'esprit, bien éveillé, plein de raison et qui regarde épouvanté, à travers le verre d'une

190 carafe, un peu d'eau disparue pendant qu'il a dormi! Et je restai là jusqu'au jour, sans oser regagner mon lit.

6 juillet. - Je deviens fou. On a encore bu toute ma carafe cette nuit; - ou plutôt, je l'ai buel! Mais, est-ce moi? Est-ce moi? Qui serait-ce? Qui? Oh! mon Dieu! Je deviens fou! Qui me sauvera?

10 juillet. - Je viens de faire des épreuves surprenantes. Décidément, je suis fou! Et pourtant!
Le 6 juillet, avant de me coucher, j'ai placé sur ma table du vin, du lait, de l'eau, du pain et des fraises.

200 On a bu - j'ai bu - toute l'eau, et un peu de lait. On n'a touché ni au vin, ni au pain, ni aux fraises.

Le 7 juillet, j'ai renouvelé la même épreuve, qui a donné le même résultat.

Le 8 juillet, j'ai supprimé l'eau et le lait. On n'a touché à rien.

205 Le 9 juillet enfin, j'ai remis sur ma table l'eau et le lait seulement, en ayant soin d'envelopper les carafes en des linges de mousseline blanche et de ficeler les bouchons. Puis, j'ai frotté mes lèvres, ma barbe, mes mains avec de la mine de plomb, et je me suis couché.

L'invincible sommeil m'a saisi, suivi bientôt de l'atroce réveil. Je n'avais point remué; mes draps eux-mêmes ne portaient pas de taches. Je m'élançai vers ma table. Les linges enfermant
210 les bouteilles étaient demeurés immaculés. Je déliai les cordons, en palpitant de crainte. On avait bu toute l'eau! on avait bu tout le lait! Ah! mon Dieu!...
Je vais partir tout à l'heure pour Paris.

12 juillet. - Paris. J'avais donc perdu la tête les jours derniers! J'ai dû être le jouet de mon
215 imagination énervée, à moins que je ne sois vraiment somnambule, ou que j'aie subi une de ces influences constatées, mais inexplicables jusqu'ici, qu'on appelle suggestions. En tout cas, mon affolement touchait à la démence, et vingt-quatre heures de Paris ont suffi pour me remettre d'aplomb.

Hier, après des courses et des visites, qui m'ont fait passer dans l'âme de l'air nouveau et
220 vivifiant, j'ai fini ma soirée au Théâtre-Français. On y jouait une pièce d'Alexandre Dumas fils; et cet esprit alerte et puissant a achevé de me guérir. Certes, la solitude est dangereuse pour les intelligences qui travaillent. Il nous faut autour de nous, des hommes qui pensent et qui parlent. Quand nous sommes seuls longtemps, nous peuplons le vide de fantômes.

Je suis rentré à l'hôtel très gai, par les boulevards. Au coudolement de la foule, je songeais,
225 non sans ironie, à mes terreurs, à mes suppositions de l'autre semaine, car j'ai cru, oui, j'ai cru qu'un être invisible habitait sous mon toit. Comme notre tête est faible et s'effare, et s'égare vite, dès qu'un petit fait incompréhensible nous frappe!

Au lieu de conclure par ces simples mots : « Je ne comprends pas parce que la cause m'échappe », nous imaginons aussitôt des mystères effrayants et des puissances surnaturelles.
230

14 juillet. - Fête de la République. Je me suis promené par les rues. Les pétards et les drapeaux m'amusaient comme un enfant. C'est pourtant fort bête d'être joyeux, à date fixe, par décret du gouvernement. Le peuple est un troupeau imbécile, tantôt stupidement patient et tantôt féroce révolté. On lui dit : « Amuse-toi. » Il s'amuse. On lui dit : « Va te battre
235 avec le voisin. » Il va se battre. On lui dit : « Vote pour l'Empereur. » Il vote pour l'Empereur. Puis, on lui dit : « Vote pour la République. » Et il vote pour la République. Ceux qui le dirigent sont aussi sots; mais au lieu d'obéir à des hommes, ils obéissent à des

principes, lesquels ne peuvent être que niais, stériles et faux, par cela même qu'ils sont des principes, c'est-à-dire des idées réputées certaines et immuables, en ce monde où l'on n'est
240 sûr de rien, puisque la lumière est une illusion, puisque le bruit est une illusion.

16 juillet. - J'ai vu hier des choses qui m'ont beaucoup troublé.

Je dînais chez ma cousine, Mme Sablé, dont le mari commande le 76^e chasseurs à Limoges. Je me trouvais chez elle avec deux jeunes femmes, dont l'une a épousé un médecin, le
245 docteur Parent, qui s'occupe beaucoup des maladies nerveuses et des manifestations extraordinaires auxquelles donnent lieu en ce moment les expériences sur l'hypnotisme et la suggestion.

Il nous raconta longtemps les résultats prodigieux obtenus par des savants anglais et par les médecins de l'école de Nancy.

250 Les faits qu'il avança me parurent tellement bizarres, que je me déclarai tout à fait incrédule. « Nous sommes, affirmait-il, sur le point de découvrir un des plus importants secrets de la nature, je veux dire, un de ses plus importants secrets sur cette terre; car elle en a certes d'autrement importants, là-bas, dans les étoiles. Depuis que l'homme pense, depuis qu'il sait dire et écrire sa pensée, il se sent frôlé par un mystère impénétrable pour ses sens grossiers et
255 imparfaits, et il tâche de suppléer, par l'effort de son intelligence, à l'impuissance de ses organes. Quand cette intelligence demeurerait encore à l'état rudimentaire, cette hantise des phénomènes invisibles a pris des formes banalement effrayantes. De là sont nées les croyances populaires au surnaturel, les légendes des esprits rôdeurs, des fées, des gnomes, des revenants, je dirai même la légende de Dieu, car nos conceptions de l'ouvrier-créateur, de
260 quelque religion qu'elles nous viennent, sont bien les inventions les plus médiocres, les plus stupides, les plus inacceptables sorties du cerveau apeuré des créatures. Rien de plus vrai que cette parole de Voltaire : « Dieu a fait l'homme à son image, mais l'homme le lui a bien rendu. »

« Mais, depuis un peu plus d'un siècle, on semble pressentir quelque chose de nouveau.

265 Mesmer et quelques autres nous ont mis sur une voie inattendue, et nous sommes arrivés vraiment, depuis quatre ou cinq ans surtout, à des résultats surprenants. »

Ma cousine, très incrédule aussi, souriait. Le docteur Parent lui dit : « Voulez-vous que j'essaie de vous endormir, madame?

- Oui, je veux bien. »

270 Elle s'assit dans un fauteuil et il commença à la regarder fixement en la fascinant. Moi, je me sentis soudain un peu troublé, le cœur battant, la gorge serrée. Je voyais les yeux de Mme Sablé s'alourdir, sa bouche se crispier, sa poitrine haletter.

Au bout de dix minutes, elle dormait.

« Mettez-vous derrière elle », dit le médecin.

275 Et je m'assis derrière elle. Il lui plaça entre les mains une carte de visite en lui disant : « Ceci est un miroir; que voyez-vous dedans? »

Elle répondit :

« Je vois mon cousin.

- Que fait-il?

280 - Il se tord la moustache.

- Et maintenant?

- Il tire de sa poche une photographie.

- Quelle est cette photographie?

- La sienne. »

285 C'était vrai! Et cette photographie venait de m'être livrée, le soir même, à l'hôtel.

- « Comment est-il sur ce portrait?
 - Il se tient debout avec son chapeau à la main. »
 Donc elle voyait dans cette carte, dans ce carton blanc, comme elle eût vu dans une glace.
 Les jeunes femmes, épouvantées, disaient : « Assez! Assez! Assez! »
- 290 Mais le docteur ordonna : « Vous vous lèverez demain à huit heures; puis vous irez trouver à son hôtel votre cousin, et vous le supplierez de vous prêter cinq mille francs que votre mari vous demande et qu'il vous réclamera à son prochain voyage. »
 Puis il la réveilla.
 En rentrant à l'hôtel, je songeai à cette curieuse séance et des doutes m'assaillirent, non point
- 295 sur l'absolue, sur l'insoupçonnable bonne foi de ma cousine, que je connaissais comme une sœur, depuis l'enfance, mais sur une supercherie possible du docteur. Ne dissimulait-il pas dans sa main une glace qu'il montrait à la jeune femme endormie, en même temps que sa carte de visite? Les prestidigitateurs de profession font des choses autrement singulières.
 Je rentrai donc et je me couchai.
- 300 Or, ce matin, vers huit heures et demie, je fus réveillé par mon valet de chambre, qui me dit :
 « C'est Mme Sablé qui demande à parler à monsieur tout de suite. »
 Je m'habillai à la hâte et je la reçus.
 Elle s'assit fort troublée, les yeux baissés, et, sans lever son voile, elle me dit :
 « Mon cher cousin, j'ai un gros service à vous demander.
- 305 - Lequel, ma cousine?
 - Cela me gêne beaucoup de vous le dire, et pourtant, il le faut. J'ai besoin, absolument besoin, de cinq mille francs.
 - Allons donc, vous?
 - Oui, moi, ou plutôt mon mari, qui me charge de les trouver. »
- 310 J'étais tellement stupéfait, que je balbutiais mes réponses. Je me demandais si vraiment elle ne s'était pas moquée de moi avec le docteur Parent, si ce n'était pas là une simple farce préparée d'avance et fort bien jouée.
 Mais, en la regardant avec attention, tous mes doutes se dissipèrent. Elle tremblait d'angoisse, tant cette démarche lui était douloureuse, et je compris qu'elle avait la gorge pleine de
- 315 sanglots.
 Je la savais fort riche et je repris :
 « Comment! votre mari n'a pas cinq mille francs à sa disposition! Voyons, réfléchissez. Êtes-vous sûre qu'il vous a chargée de me les demander? »
 Elle hésita quelques secondes comme si elle eût fait un grand effort pour chercher dans son
- 320 souvenir, puis elle répondit :
 « Oui..., oui... j'en suis sûre.
 - Il vous a écrit? »
 Elle hésita encore, réfléchissant. Je devinai le travail torturant de sa pensée. Elle ne savait pas. Elle savait seulement qu'elle devait m'emprunter cinq mille francs pour son mari. Donc elle
- 325 osa mentir.
 « Oui, il m'a écrit.
 - Quand donc? Vous ne m'avez parlé de rien, hier.
 - J'ai reçu sa lettre ce matin.
 - Pouvez-vous me la montrer?
- 330 - Non... non... non... elle contenait des choses intimes... trop personnelles... je l'ai... je l'ai brûlée.
 - Alors, c'est que votre mari fait des dettes. »
 Elle hésita encore, puis murmura :

- « Je ne sais pas. »
- 335 Je déclarai brusquement :
 « C'est que je ne puis disposer de cinq mille francs en ce moment, ma chère cousine. »
 Elle poussa une sorte de cri de souffrance.
 « Oh! oh! je vous en prie, je vous en prie, trouvez-les... »
 Elle s'exaltait, joignait les mains comme si elle m'eût prié! J'entendais sa voix changer de ton;
- 340 elle pleurait et bégayait, harcelée, dominée par l'ordre irrésistible qu'elle avait reçu.
 « Oh! oh! je vous en supplie... si vous saviez comme je souffre... il me les faut aujourd'hui. »
 J'eus pitié d'elle.
 « Vous les aurez tantôt, je vous le jure. »
 Elle s'écria :
- 345 « Oh! merci! merci! que vous êtes bon. »
 Je repris : « Vous rappelez-vous ce qui s'est passé hier chez vous? »
 - Oui.
 - Vous rappelez-vous que le docteur Parent vous a endormie?
 - Oui.
- 350 - Eh bien, il vous a ordonné de venir m'emprunter ce matin cinq mille francs, et vous obéissez en ce moment à cette suggestion. »
 Elle réfléchit quelques secondes et répondit :
 « Puisque c'est mon mari qui les demande. »
 Pendant une heure, j'essayai de la convaincre, mais je n'y pus parvenir.
- 355 Quand elle fut partie, je courus chez le docteur. Il allait sortir; et il m'écouta en souriant. Puis il dit :
 « Croyez-vous maintenant? »
 - Oui, il le faut bien.
 - Allons chez votre parente. »
- 360 Elle sommeillait déjà sur une chaise longue, accablée de fatigue. Le médecin lui prit le pouls, la regarda quelque temps, une main levée vers ses yeux qu'elle ferma peu à peu sous l'effort insoutenable de cette puissance magnétique.
 Quand elle fut endormie :
 « Votre mari n'a plus besoin de cinq mille francs. Vous allez donc oublier que vous avez prié votre cousin de vous les prêter, et, s'il vous parle de cela, vous ne comprendrez pas. »
- 365 Puis il la réveilla. Je tirai de ma poche un portefeuille :
 « Voici, ma chère cousine, ce que vous m'avez demandé ce matin. »
 Elle fut tellement surprise que je n'osai pas insister. J'essayai cependant de ranimer sa mémoire, mais elle nia avec force, crut que je me moquais d'elle, et faillit, à la fin, se fâcher.
- 370
 Voilà! je viens de rentrer; et je n'ai pu déjeuner, tant cette expérience m'a bouleversé.
- 19 juillet.** - Beaucoup de personnes à qui j'ai raconté cette aventure se sont moquées de moi. Je ne sais plus que penser. Le sage dit : Peut-être?
- 375
- 21 juillet.** - J'ai été dîner à Bougival, puis j'ai passé la soirée au bal des canotiers. Décidément, tout dépend des lieux et des milieux. Croire au surnaturel dans l'île de la Grenouillère, serait le comble de la folie... mais au sommet du mont Saint-Michel?... mais dans les Indes? Nous subissons effroyablement l'influence de ce qui nous entoure. Je
- 380 rentrerai chez moi la semaine prochaine.

30 juillet. - Je suis revenu dans ma maison depuis hier. Tout va bien.

2 août. - Rien de nouveau; il fait un temps superbe. Je passe mes journées à regarder
385 couler la Seine.

4 août. - Querelles parmi mes domestiques. Ils prétendent qu'on casse les verres, la nuit,
dans les armoires. Le valet de chambre accuse la cuisinière, qui accuse la lingère, qui accuse
les deux autres. Quel est le coupable? Bien fin qui le dirait!
390

6 août. - Cette fois, je ne suis pas fou. J'ai vu... j'ai vu... j'ai vu!... Je ne puis plus douter...
j'ai vu!... J'ai encore froid jusque dans les ongles... j'ai encore peur jusque dans les moelles...
j'ai vu!...
Je me promenais à deux heures, en plein soleil, dans mon parterre de rosiers... dans l'allée des
395 rosiers d'automne qui commencent à fleurir.

Comme je m'arrêtais à regarder un géant des batailles, qui portait trois fleurs magnifiques, je
vis, je vis distinctement, tout près de moi, la tige d'une de ces roses se plier, comme si une
main invisible l'eût tordue, puis se casser, comme si cette main l'eût cueillie! Puis la fleur
s'éleva, suivant une courbe qu'aurait décrite un bras en la portant vers une bouche, et elle
400 resta suspendue dans l'air transparent, toute seule, immobile, effrayante tache rouge à trois
pas de mes yeux.

Éperdu, je me jetai sur elle pour la saisir! Je ne trouvai rien; elle avait disparu. Alors je fus
pris d'une colère furieuse contre moi-même; car il n'est pas permis à un homme raisonnable
et sérieux d'avoir de pareilles hallucinations.

405 Mais était-ce bien une hallucination? Je me retournai pour chercher la tige, et je la retrouvai
immédiatement sur l'arbuste, fraîchement brisée entre les deux autres roses demeurées à la
branche.

Alors, je rentrai chez moi l'âme bouleversée, car je suis certain, maintenant, certain comme
de l'alternance des jours et des nuits, qu'il existe près de moi un être invisible, qui se nourrit
410 de lait et d'eau, qui peut toucher aux choses, les prendre et les changer de place, doué par
conséquent d'une nature matérielle, bien qu'imperceptible pour nos sens, et qui habite
comme moi, sous mon toit...

7 août. - J'ai dormi tranquille. Il a bu l'eau de ma carafe, mais n'a point troublé mon
415 sommeil.

Je me demande si je suis fou. En me promenant, tantôt au grand soleil, le long de la rivière,
des doutes me sont venus sur ma raison, non point des doutes vagues comme j'en avais
jusqu'ici, mais des doutes précis, absolus. J'ai vu des fous; j'en ai connu qui restaient
intelligents, lucides, clairvoyants même sur toutes les choses de la vie, sauf sur un point. Ils
420 parlaient de tout avec clarté, avec souplesse, avec profondeur, et soudain leur pensée,
touchant l'écueil de leur folie s'y déchirait en pièces, s'éparpillait et sombrait dans cet océan
effrayant et furieux, plein de vagues bondissantes, de brouillards, de bourrasques, qu'on
nomme» la démence».

Certes, je me croirais fou, absolument fou, si je n'étais conscient, si je ne connaissais
425 parfaitement mon état, si je ne le sondais en l'analysant avec une complète lucidité. Je ne
serais donc, en somme, qu'un halluciné raisonnant. Un trouble inconnu se serait produit
dans mon cerveau, un de ces troubles qu'essaient de noter et de préciser aujourd'hui les
physiologistes; et ce trouble aurait déterminé dans mon esprit, dans l'ordre et la logique de

mes idées, une crevasse profonde. Des phénomènes semblables ont lieu dans le rêve qui
430 nous promène à travers les fantasmagories les plus invraisemblables, sans que nous en
soyons surpris, parce que l'appareil vérificateur, parce que le sens du contrôle est endormi;
tandis que la faculté imaginative veille et travaille. Ne se peut-il pas qu'une des imperceptibles
touches du clavier cérébral se trouve paralysée chez moi? Des hommes, à la suite d'accidents,
perdent la mémoire des noms propres ou des verbes ou des chiffres, ou seulement des dates.

435 Les localisations de toutes les parcelles de la pensée sont aujourd'hui prouvées. Or, quoi
d'étonnant à ce que ma faculté de contrôler l'irréalité de certaines hallucinations, se trouve
engourdie chez moi en ce moment!

Je songeais à tout cela en suivant le bord de l'eau. Le soleil couvrait de clarté la rivière, faisait
la terre délicieuse, emplissait mon regard d'amour pour la vie, pour les hirondelles, dont
440 l'agilité est une joie de mes yeux, pour les herbes de la rive dont le frémissement est un
bonheur de mes oreilles.

Peu à peu, cependant, un malaise inexplicable me pénétrait. Une force, me semblait-il, une
force occulte m'engourdissait, m'arrêtait, m'empêchait d'aller plus loin, me rappelait en
arrière. J'éprouvais ce besoin douloureux de rentrer qui vous oppresse, quand on a laissé au
445 logis un malade aimé, et que le pressentiment vous saisit d'une aggravation de son mal.

Donc, je revins malgré moi, sûr que j'allais trouver, dans ma maison, une mauvaise nouvelle,
une lettre ou une dépêche. Il n'y avait rien; et je demeurai plus surpris et plus inquiet que si
j'avais eu de nouveau quelque vision fantastique.

450 **8 août.** - J'ai passé hier une affreuse soirée. Il ne se manifeste plus, mais je le sens près de
moi, m'épiant, me regardant, me pénétrant, me dominant et plus redoutable, en se cachant
ainsi, que s'il signalait par des phénomènes surnaturels sa présence invisible et constante.
J'ai dormi, pourtant.

455 **9 août.** - Rien, mais j'ai peur.

10 août. - Rien; qu'arrivera-t-il demain?

11 août. - Toujours rien; je ne puis plus rester chez moi avec cette crainte et cette pensée
460 entrées en mon âme; je vais partir.

12 août, 10 heures du soir. - Tout le jour j'ai voulu m'en aller; je n'ai pas pu. J'ai voulu
accomplir cet acte de liberté si facile, si simple, - sortir - monter dans ma voiture pour gagner
Rouen - je n'ai pas pu. Pourquoi?

465 **13 août.** - Quand on est atteint par certaines maladies, tous les ressorts de l'être physique
semblent brisés, toutes les énergies anéanties, tous les muscles relâchés, les os devenus mous
comme la chair et la chair liquide comme de l'eau. J'éprouve cela dans mon être moral d'une
façon étrange et désolante. Je n'ai plus aucune force, aucun courage, aucune domination sur
470 moi aucun pouvoir même de mettre en mouvement ma volonté. Je ne peux plus vouloir;
mais quelqu'un veut pour moi; et j'obéis.

14 août. - Je suis perdu! Quelqu'un possède mon âme et la gouverne! quelqu'un ordonne
tous mes actes, tous mes mouvements, toutes mes pensées. Je ne suis plus rien en moi, rien
475 qu'un spectateur esclave et terrifié de toutes les choses que j'accomplis. Je désire sortir. Je ne
peux pas. Il ne veut pas; et je reste, éperdu, tremblant, dans le fauteuil où il me tient assis. Je

désire seulement me lever, me soulever, afin de me croire maître de moi. Je ne peux pas! Je suis rivé à mon siège et mon siège adhère au sol, de telle sorte qu'aucune force ne nous soulèverait.

480 Puis, tout d'un coup, il faut, il faut, il faut que j'aïlle au fond de mon jardin cueillir des fraises et les manger. Et j'y vais. Je cueille des fraises et je les mange! Oh! mon Dieu! Mon Dieu! Mon Dieu! Est-il un Dieu? S'il en est un, délivrez-moi, sauvez-moi! secourez-moi! Pardon! Pitié! Grâce! Sauvez-moi! Oh! quelle souffrance! quelle torture! quelle horreur!

485 **15 août.** - Certes, voilà comment était possédée et dominée ma pauvre cousine, quand elle est venue m'emprunter cinq mille francs. Elle subissait un vouloir étranger entré en elle, comme une autre âme, comme une autre âme parasite et dominatrice. Est-ce que le monde va finir?

490 Mais celui qui me gouverne, quel est-il, cet invisible? cet inconnaissable, ce rôdeur d'une race surnaturelle?

Donc les Invisibles existent! Alors, comment depuis l'origine du monde ne se sont-ils pas encore manifestés d'une façon précise comme ils le font pour moi? Je n'ai jamais rien lu qui ressemble à ce qui s'est passé dans ma demeure. Oh! si je pouvais la quitter, si je pouvais m'en aller, fuir et ne pas revenir. Je serais sauvé, mais je ne peux pas.

495

16 août. - J'ai pu m'échapper aujourd'hui pendant deux heures, comme un prisonnier qui trouve ouverte, par hasard, la porte de son cachot. J'ai senti que j'étais libre tout à coup et qu'il était loin. J'ai ordonné d'atteler bien vite et j'ai gagné Rouen. Oh! quelle joie de pouvoir dire à un homme qui obéit : « Allez à Rouen! »

500 Je me suis fait arrêter devant la bibliothèque et j'ai prié qu'on me prêtât le grand traité du docteur Hermann Herestauss sur les habitants inconnus du monde antique et moderne. Puis, au moment de remonter dans mon coupé, j'ai voulu dire : « À la gare! » et j'ai crié, - je n'ai pas dit, j'ai crié - d'une voix si forte que les passants se sont retournés : « À la maison », et je suis tombé, affolé d'angoisse, sur le coussin de ma voiture. Il m'avait retrouvé et repris.

505

17 août. - Quelle nuit! quelle nuit! Et pourtant il me semble que je devrais me réjouir. Jusqu'à une heure du matin, j'ai lu! Hermann Herestauss, docteur en philosophie et en théogonie, a écrit l'histoire et les manifestations de tous les êtres invisibles rôdant autour de l'homme ou rêvés par lui. Il décrit leurs origines, leur domaine, leur puissance. Mais aucun d'eux ne ressemble à celui qui me hante. On dirait que l'homme, depuis qu'il pense, a pressenti et redouté un être nouveau, plus fort que lui, son successeur en ce monde, et que, le sentant proche et ne pouvant prévoir la nature de ce maître, il a créé, dans sa terreur, tout le peuple fantastique des êtres occultes, fantôme vagues nés de la peur.

510 Donc, ayant lu jusqu'à une heure du matin, j'ai été m'asseoir ensuite auprès de ma fenêtre ouverte pour rafraîchir mon front et ma pensée au vent calme de l'obscurité.

Il faisait bon, il faisait tiède! Comme j'aurais aimé cette nuit-là autrefois!

Pas de lune. Les étoiles avaient au fond du ciel noir des scintillements frémissants. Qui habite ces mondes? Quelles formes, quels vivants, quels animaux, quelles plantes sont là-bas? Ceux qui pensent dans ces univers lointains, que savent-ils plus que nous? Que peuvent-ils plus que nous? Que voient-ils que nous ne connaissons point? Un d'eux, un jour ou l'autre, traversant l'espace, n'apparaîtra-t-il pas sur notre terre pour la conquérir, comme les Normands jadis traversaient la mer pour asservir des peuples plus faibles?

520 Nous sommes si infirmes, si désarmés, si ignorants, si petits, nous autres, sur ce grain de boue qui tourne délayé dans une goutte d'eau.

525 Je m'assoupis en rêvant ainsi au vent frais du soir.
Or, ayant dormi environ quarante minutes, je rouvris les yeux sans faire un mouvement, réveillé par je ne sais quelle émotion confuse et bizarre.
Je ne vis rien d'abord, puis, tout à coup, il me sembla qu'une page du livre resté ouvert sur ma table venait de tourner toute seule. Aucun souffle d'air n'était entré par ma fenêtre. Je fus
530 surpris et j'attendis. Au bout de quatre minutes environ, je vis, je vis, oui, je vis de mes yeux une autre page se soulever et se rabattre sur la précédente, comme si un doigt l'eût feuilletée. Mon fauteuil était vide, semblait vide; mais je compris qu'il était là, lui, assis à ma place, et qu'il lisait. D'un bond furieux, d'un bond de bête révoltée, qui va éventrer son dompteur, je traversai ma chambre pour le saisir, pour l'étreindre, pour le tuer!... Mais mon siège, avant
535 que je l'eusse atteint, se renversa comme si on eût fui devant moi... ma table oscilla, ma lampe tomba et s'éteignit, et ma fenêtre se ferma comme si un malfaiteur surpris se fût élancé dans la nuit, en prenant à pleines mains les battants.
Donc, il s'était sauvé; il avait eu peur, peur de moi, lui!
Alors... alors... demain... ou après... ou un jour quelconque, je pourrai donc le tenir sous mes
540 poings, et l'écraser contre le sol! Est-ce que les chiens, quelquefois, ne mordent point et n'étranglent pas leurs maîtres.

18 août. - J'ai songé toute la journée. Oh! oui je vais lui obéir, suivre ses impulsions, accomplir toutes ses volontés, me faire humble, soumis, lâche. Il est le plus fort. Mais une
545 heure viendra...

19 août. - Je sais... je sais... je sais tout! Je viens de lire ceci dans la Revue du Monde scientifique : « Une nouvelle assez curieuse nous arrive de Rio de Janeiro. Une folie, une
550 épidémie de folie, comparable aux démences contagieuses qui atteignirent les peuples d'Europe au moyen âge, sévit en ce moment dans la province de San-Paulo. Les habitants éperdus quittent leurs maisons, désertent leurs villages, abandonnent leurs cultures, se disant poursuivis, possédés, gouvernés comme un bétail humain par des êtres invisibles bien que tangibles, des sortes de vampires qui se nourrissent de leur vie, pendant leur sommeil, et qui boivent en outre de l'eau et du lait sans paraître toucher à aucun autre aliment.
555 « M. le professeur Don Pedro Henriquez, accompagné de plusieurs savants médecins, est parti pour la province de San-Paulo afin d'étudier sur place les origines et les manifestations de cette surprenante folie, et de proposer à l'Empereur les mesures qui lui paraîtront le plus propres à rappeler à la raison ces populations en délire.»
Ah! Ah! je me rappelle, je me rappelle le beau trois-mâts brésilien qui passa sous mes fenêtres
560 en remontant la Seine, le 8 mai dernier! Je le trouvais si joli, si blanc, si gai! L'Être était dessus, venant de là-bas, où sa race est née! Et il m'a vu! Il a vu ma demeure blanche aussi; et il a sauté du navire sur la rive. Oh! mon Dieu!
À présent, je sais, je devine. Le règne de l'homme est fini.
Il est venu, Celui que redoutaient les premières terreurs des peuples naïfs, Celui
565 qu'exorcisaient les prêtres inquiets, que les sorciers évoquaient par les nuits sombres, sans le voir apparaître encore, à qui les pressentiments des maîtres passagers du monde prêtèrent toutes les formes monstrueuses ou gracieuses des gnomes, des esprits, des génies, des fées, des farfadets. Après les grossières conceptions de l'épouvante primitive, des hommes plus perspicaces l'ont pressenti plus clairement. Mesmer l'avait deviné et les médecins, depuis dix
570 ans déjà, ont découvert, d'une façon précise, la nature de sa puissance avant qu'il l'eût exercée lui-même. Ils ont joué avec cette arme du Seigneur nouveau, la domination d'un mystérieux vouloir sur l'âme humaine devenue esclave. Ils ont appelé cela magnétisme, hypnotisme,

suggestion... que sais-je? Je le ai vus s'amuser comme des enfants imprudents avec cette horrible puissance! Malheur à nous! Malheur à l'homme! Il est venu, le... le... comment se

575 nomme-t-il... le... il me semble qu'il me crie son nom, et je ne l'entends pas... le... oui... il le crie... J'écoute... je ne peux pas... répète... le... Horlà... J'ai entendu... le Horlà... c'est lui... le Horlà... il est venu!

Ah! le vautour a mangé la colombe; le loup a mangé le mouton; le lion a dévoré le buffle aux cornes aiguës; l'homme a tué le lion avec la flèche, avec le glaive, avec la poudre; mais le

580 Horlà va faire de l'homme ce que nous avons fait du cheval et du bœuf : sa chose, son serviteur et sa nourriture, par la seule puissance de sa volonté. Malheur à nous!

Pourtant, l'animal, quelquefois, se révolte et tue celui qui l'a dompté... moi aussi je veux... je pourrai... mais il faut le connaître, le toucher, le voir! Les savants disent que l'œil de la bête, différent du nôtre, ne distingue point comme le nôtre... Et mon œil à moi ne peut distinguer

585 le nouveau venu qui m'opprime.

Pourquoi? Oh! je me rappelle à présent les paroles du moine du mont Saint-Michel :« Est-ce que nous voyons la cent millième partie de ce qui existe? Tenez, voici le vent qui est la plus grande force de la nature, qui renverse les hommes, abat les édifices, déracine les arbres, soulève la mer en montagnes d'eau, détruit les falaises et jette aux brisants les grands navires,

590 le vent qui tue, qui siffle, qui gémit, qui mugit, l'avez-vous vu et pouvez-vous le voir : il existe pourtant!»

Et je songeais encore : mon œil est si faible, si imparfait, qu'il ne distingue même point les corps durs, s'ils sont transparents comme le verre!... Qu'une glace sans tain barre mon chemin, il me jette dessus comme l'oiseau entré dans une chambre se casse la tête aux vitres.

595 Mille choses en outre le trompent et l'égarent? Quoi d'étonnant, alors, à ce qu'il ne sache point apercevoir un corps nouveau que la lumière traverse.

Un être nouveau! pourquoi pas? Il devait venir assurément! pourquoi serions-nous les derniers! Nous ne le distinguons point, ainsi que tous les autres créés avant nous? C'est que sa nature est plus parfaite, son corps plus fin et plus fini que le nôtre, que le nôtre si faible, si

600 maladroitement conçu, encombré d'organes toujours fatigués, toujours forcés comme des ressorts trop complexes, que le nôtre, qui vit comme une plante et comme une bête, en se nourrissant péniblement d'air, d'herbe et de viande, machine animale en proie aux maladies, aux déformations, aux putréfactions, poussive, mal réglée, naïve et bizarre, ingénieusement mal faite, œuvre grossière et délicate, ébauche d'être qui pourrait devenir intelligent et

605 superbe.

Nous sommes quelques-uns, si peu sur ce monde, depuis l'huître jusqu'à l'homme. Pourquoi pas un de plus, une fois accomplie la période qui sépare les apparitions successives de toutes les espèces diverses?

Pourquoi pas un de plus? Pourquoi pas aussi d'autres arbres aux fleurs immenses, éclatantes

610 et parfumant des régions entières? Pourquoi pas d'autres éléments que le feu, l'air, la terre et l'eau? - Ils sont quatre, rien que quatre, ces pères nourriciers des êtres! Quelle pitié! Pourquoi ne sont-ils pas quarante, quatre cents, quatre mille! Comme tout est pauvre, mesquin, misérable! avarement donné, sèchement inventé, lourdement fait! Ah! l'éléphant, l'hippopotame, que de grâce! le chameau, que d'élégance!

615 Mais direz-vous, le papillon! une fleur qui vole! J'en rêve un qui serait grand comme cent univers, avec des ailes dont je ne puis même exprimer la forme, la beauté, la couleur et le mouvement. Mais je le vois... il va d'étoile en étoile, les rafraîchissant et les embaumant au souffle harmonieux et léger de sa course!... Et les peuples de là-haut le regardent passer, extasiés et ravis!

620

Qu'ai-je donc? C'est lui, lui, le Horlà, qui me hante, qui me fait penser ces folies! Il est en moi, il devient mon âme; je le tuerai!

19 août. - Je le tuerai. Je l'ai vu! je me suis assis hier soir, à ma table; et je fis semblant
625 d'écrire avec une grande attention. Je savais bien qu'il viendrait rôder autour de moi, tout
près, si près que je pourrais peut-être le toucher, le saisir? Et alors!... alors, j'aurais la force
des désespérés; j'aurais mes mains, mes genoux, ma poitrine, mon front, mes dents pour
l'étrangler, l'écraser, le mordre, le déchirer.
Et je le guettais avec tous mes organes surexcités.
630 J'avais allumé mes deux lampes et les huit bougies de ma cheminée, comme si j'eusse pu,
dans cette clarté, le découvrir.
En face de moi, mon lit, un vieux lit de chêne à colonnes; à droite, ma cheminée; à gauche,
ma porte fermée avec soin, après l'avoir laissée longtemps ouverte, afin de l'attirer; derrière
moi, une très haute armoire à glace, qui me servait chaque jour pour me raser, pour
635 m'habiller, et où j'avais coutume de me regarder, de la tête aux pieds, chaque fois que je
passais devant.
Donc, je faisais semblant d'écrire, pour le tromper, car il m'épiait lui aussi; et soudain, je
sentis, je fus certain qu'il lisait par-dessus mon épaule, qu'il était là, frôlant mon oreille.
Je me dressai, les mains tendues, en me tournant si vite que je faillis tomber. Eh bien?... on y
640 voyait comme en plein jour, et je ne me vis pas dans ma glace!... Elle était vide, claire,
profonde, pleine de lumière! Mon image n'était pas dedans... et j'étais en face, moi! Je voyais
le grand verre limpide du haut en bas. Et je regardais cela avec des yeux affolés; et je n'osais
plus avancer, je n'osais plus faire un mouvement, sentant bien pourtant qu'il était là, mais
qu'il m'échapperait encore, lui dont le corps imperceptible avait dévoré mon reflet.
645 Comme j'eus peur! Puis voilà que tout à coup je commençai à m'apercevoir dans une brume,
au fond du miroir, dans une brume comme à travers une nappe d'eau; et il me semblait que
cette eau glissait de gauche à droite, lentement, rendant plus précise mon image, de seconde
en seconde. C'était comme la fin d'une éclipse. Ce qui me cachait ne paraissait point
posséder de contours nettement arrêtés, mais une sorte de transparence opaque,
650 s'éclaircissant peu à peu.
Je pus enfin me distinguer complètement, ainsi que je le fais chaque jour en me regardant.
Je l'avais vu! L'épouvante m'en est restée, qui me fait encore frissonner.

20 août. - Le tuer, comment? puisque je ne peux l'atteindre? Le poison? mais il me verrait
655 le mêler à l'eau; et nos poisons, d'ailleurs, auraient-ils un effet sur son corps imperceptible?
Non... non... sans aucun doute... Alors?... alors?..

21 août. - J'ai fait venir un serrurier de Rouen et lui ai commandé pour ma chambre des
persiennes de fer, comme en ont, à Paris, certains hôtels particuliers, au rez-de-chaussée, par
660 crainte des voleurs. Il me fera, en outre, une porte pareille. Je me suis donné pour un
poltron, mais je m'en moque!..

10 septembre. - Rouen, hôtel Continental. C'est fait... c'est fait... mais est-il mort? J'ai
l'âme bouleversée de ce que j'ai vu.
665 Hier donc, le serrurier ayant posé ma persienne et ma porte de fer, j'ai laissé tout ouvert,
jusqu'à minuit, bien qu'il commencât à faire froid.
Tout à coup, j'ai senti qu'il était là, et une joie, une joie folle m'a saisi. Je me suis levé
lentement, et j'ai marché à droite, à gauche, longtemps pour qu'il ne devinât rien; puis j'ai ôté

mes bottines et mis mes savates avec négligence; puis j'ai fermé ma persienne de fer, et
670 revenant à pas tranquilles vers la porte, j'ai fermé la porte aussi à double tour. Retournant
alors vers la fenêtre, je la fixai par un cadenas, dont je mis la clef dans ma poche.
Tout à coup, je compris qu'il s'agitait autour de moi, qu'il avait peur à son tour, qu'il
m'ordonnait de lui ouvrir. Je faillis céder; je ne cédaï pas, mais m'adossant à la porte, je
l'entrebâillai, tout juste assez pour passer, moi, à reculons; et comme je suis très grand ma
675 tête touchait au linteau. J'étais sûr qu'il n'avait pu s'échapper et je l'enfermai, tout seul, tout
seul. Quelle joie! Je le tenais! Alors, je descendis, en courant; je pris dans mon salon, sous ma
chambre, mes deux lampes et je renversai toute l'huile sur le tapis, sur les meubles, partout;
puis j'y mis le feu, et je me sauvai, après avoir bien refermé, à double tour, la grande porte
d'entrée. Et j'allai me cacher au fond de mon jardin, dans un massif de lauriers. Comme ce
680 fut long! comme ce fut long! Tout était noir, muet, immobile; pas un souffle d'air, pas une
étoile, des montagnes de nuages qu'on ne voyait point, mais qui pesaient sur mon âme si
lourds, si lourds.
Je regardais ma maison, et j'attendais. Comme ce fut long! Je croyais déjà que le feu s'était
éteint tout seul, ou qu'il l'avait éteint, Lui, quand une des fenêtres d'en bas creva sous la
685 poussée de l'incendie, et une flamme, une grande flamme rouge et jaune, longue, molle,
caressante, monta le long du mur blanc et le baisa jusqu'au toit. Une lueur courut dans les
arbres, dans les branches, dans les feuilles, et un frisson, un frisson de peur aussi. Les oiseaux
se réveillaient; un chien se mit à hurler; il me sembla que le jour se levait! Deux autres
fenêtres éclatèrent aussitôt, et je vis que tout le bas de ma demeure n'était plus qu'un
690 effrayant brasier. Mais un cri, un cri horrible, suraigu, déchirant, un cri de femme passa dans
la nuit, et deux mansardes s'ouvrirent! J'avais oublié mes domestiques! Je vis leurs faces
affolées, et leurs bras qui s'agitaient!...
Alors, éperdu d'horreur, je me mis à courir vers le village en hurlant : « Au secours! au
secours! au feu! au feu!» Je rencontrai des gens qui s'en venaient déjà et je retournai avec eux,
695 pour voir.
La maison, maintenant, n'était plus qu'un bûcher horrible et magnifique, un bûcher
monstrueux, éclairant toute la terre, un bûcher où brûlaient des hommes, et où il brûlait
aussi, Lui, Lui, mon prisonnier, l'Être nouveau, le nouveau maître, le Horlà!
Soudain le toit tout entier s'engloutit entre les murs et un volcan de flammes jaillit jusqu'au
700 ciel. Par toutes les fenêtres ouvertes sur la fournaise, je voyais la cuve de feu, et je pensais
qu'il était là, dans ce four, mort...
« Mort? Peut-être?... Son corps? son corps que le jour traversait n'était-il pas indestructible
par les moyens qui tuent les nôtres?
« S'il n'était pas mort?... seul peut-être le temps a prise sur l'Être Invisible et Redoutable.
705 Pourquoi ce corps transparent, ce corps inconnaissable, ce corps d'Esprit, s'il devait craindre,
lui aussi, les maux, les blessures, les infirmités, la destruction prématurée?
« La destruction prématurée? toute l'épouvante humaine vient d'elle! Après l'homme, le
Horlà. - Après celui qui peut mourir tous les jours, à toutes les heures, à toutes les minutes,
par tous les accidents, est venu celui qui ne doit mourir qu'à son jour, à son heure, à sa
710 minute, parce qu'il a touché la limite de son existence!
« Non... non... sans aucun doute, sans aucun doute... il n'est pas mort... Alors... alors... il va
donc falloir que je me tue, moi!...»

« La chevelure »

Les murs de la cellule étaient nus, peints à la chaux. Une fenêtre étroite et grillée, percée très haut de façon qu'on ne pût pas y atteindre, éclairait cette petite pièce claire et sinistre; et le fou, assis sur une chaise de paille, nous regardait d'un œil fixe, vague et hanté. Il était fort maigre avec des joues creuses et des cheveux presque blancs qu'on devinait blanchis en quelques mois. Ses vêtements semblaient trop larges pour ses membres secs, pour sa poitrine rétrécie, pour son ventre creux. On sentait cet homme ravagé, rongé par sa pensée, par une Pensée, comme un fruit par un ver. Sa Folie, son idée était là, dans cette tête, obstinée, harcelante, dévorante. Elle mangeait le corps peu à peu. Elle, l'Invisible, l'Impalpable, l'Insaisissable, l'Immatérielle Idée minait la chair, buvait le sang, éteignait la vie. Quel mystère que cet homme tué par un Songe ! Il faisait peine, peur et pitié, ce Possédé ! Quel rêve étrange, épouvantable et mortel habitait dans ce front, qu'il plissait de rides profondes, sans cesse remuantes ?

Le médecin me dit: « Il a de terribles accès de fureur, c'est un des déments les plus singuliers que j'ai vus. Il est atteint de folie érotique et macabre. C'est une sorte de nécrophile. Il a d'ailleurs écrit son journal qui nous montre le plus clairement du monde la maladie de son esprit. Sa folie y est pour ainsi dire palpable. Si cela vous intéresse vous pouvez parcourir ce document. » Je suivis le docteur dans son cabinet, et il me remit le journal de ce misérable homme. « Lisez, dit-il, et vous me direz votre avis. »

Voici ce que contenait ce cahier:

Jusqu'à l'âge de trente-deux ans, je vécus tranquille, sans amour. La vie m'apparaissait très simple, très bonne et très facile. J'étais riche. J'avais du goût pour tant de choses que je ne pouvais éprouver de passion pour rien. C'est bon de vivre ! Je me réveillais heureux, chaque jour, pour faire des choses qui me plaisaient, et je me couchais satisfait, avec l'espérance paisible du lendemain et de l'avenir sans souci.

J'avais eu quelques maîtresses sans avoir jamais senti mon cœur affolé par le désir ou mon âme meurtrie d'amour après la possession. C'est bon de vivre ainsi. C'est meilleur d'aimer, mais terrible. Encore, ceux qui aiment comme tout le monde doivent-ils éprouver un ardent bonheur, moindre que le mien peut-être, car l'amour est venu me trouver d'une incroyable manière.

Étant riche, je recherchais les meubles anciens et les vieux objets; et souvent je pensais aux mains inconnues qui avaient palpé ces choses, aux yeux qui les avaient admirées, aux cœurs qui les avaient aimées, car on aime les choses ! Je restais souvent pendant des heures, des heures et des heures, à regarder une petite montre du siècle dernier. Elle était si mignonne, si jolie, avec son émail et son or ciselé. Et elle marchait encore comme au jour où une femme l'avait achetée dans le ravissement de posséder ce fin bijou. Elle n'avait point cessé de palpiter, de vivre sa vie de mécanique, et elle continuait toujours son tic-tac régulier, depuis un siècle passé. Qui donc l'avait portée la première sur son sein dans la tiédeur des étoffes, le cœur de la montre battant contre le cœur de la femme? Quelle main l'avait tenue au bout de ses doigts un peu chauds, l'avait tournée, retournée, puis avait essuyé les bergers de porcelaine ternis une seconde par la moiteur de la peau ? Quels yeux avaient épié sur ce cadran fleuri l'heure attendue, l'heure chérie, l'heure divine?

Comme j'aurais voulu la connaître, la voir, la femme qui avait choisi cet objet exquis et rare ! Elle est morte! Je suis possédé par le désir des femmes d'autrefois; j'aime, de loin, toutes celles qui ont aimé ! L'histoire des tendresses passées m'emplit le cœur de regrets. Oh ! la beauté, les sourires, les caresses jeunes, les espérances! Tout cela ne devrait-il pas être éternel !

Comme j'ai pleuré, pendant des nuits entières, sur les pauvres femmes de jadis, si belles,

50 si tendres, si douces, dont les bras se sont ouverts pour le baiser et qui sont mortes ! Le
baiser est immortel, lui ! Il va de lèvres en lèvres, de siècle en siècle, d'âge en âge. - Les
hommes le recueillent, le donnent et meurent.
Le passé m'attire, le présent m'effraie parce que l'avenir c'est la mort. Je regrette tout ce
qui s'est fait, je pleure tous ceux qui ont vécu; je voudrais arrêter le temps, arrêter l'heure.

55 Mais elle va, elle va, elle passe, elle me prend de seconde en seconde un peu de moi pour
le néant de demain. Et je ne revivrai jamais.
Adieu celles d'hier. Je vous aime.
Mais je ne suis pas à plaindre. Je l'ai trouvée, moi, celle que j'attendais; et j'ai goûté par
elle d'incroyables plaisirs.

60 Je rôdais dans Paris par un matin de soleil, l'âme en fête, le pied joyeux, regardant les
boutiques avec cet intérêt vague du flâneur. Tout à coup, j'aperçus chez un marchand
d'antiquités un meuble italien du XVII^e siècle. Il était fort beau, fort rare. Je l'attribuai à
un artiste vénitien du nom de Vitelli, qui fut célèbre à cette époque.
Puis je passai.

65 Pourquoi le souvenir de ce meuble me poursuivit-il avec tant de force que je revins sur
mes pas ? Je m'arrêtai de nouveau devant le magasin pour le revoir, et je sentis qu'il me
tentait.
Quelle singulière chose que la tentation ! On regarde un objet et, peu à peu, il vous
séduit, vous trouble, vous envahit comme ferait un visage de femme. Son charme entre

70 en vous, charme étrange qui vient de sa forme, de sa couleur, de sa physionomie de chose
; et on l'aime déjà, on le désire, on le veut. Un besoin de possession vous gagne, besoin
doux d'abord, comme timide, mais qui s'accroît, devient violent, irrésistible. Et les
marchands semblent deviner à la flamme du regard l'envie secrète et grandissante.
J'achetai ce meuble et je le fis porter chez moi tout de suite. Je le plaçai dans ma chambre.

75 Oh ! je plains ceux qui ne connaissent pas cette lune de miel du collectionneur avec le
bibelot qu'il vient d'acheter. On le caresse de l'œil et de la main comme s'il était de chair;
on revient à tout moment près de lui, on y pense toujours, où qu'on aille, quoi qu'on
fasse. Son souvenir aimé vous suit dans la rue, dans le monde, partout; et quand on
rentre chez soi, avant même d'avoir ôté ses gants et son chapeau, on va le contempler

80 avec une tendresse d'amant.
Vraiment, pendant huit jours, j'adorai ce meuble. J'ouvrai à chaque instant ses portes, ses
 tiroirs; je le maniais avec ravissement, goûtant toutes les joies intimes de la possession.
Or, un soir, je m'aperçus, en tâtant l'épaisseur d'un panneau, qu'il devait y avoir là une
cachette. Mon cœur se mit à battre, et je passai la nuit à chercher le secret sans le pouvoir

85 découvrir. J'y parvins le lendemain en enfonçant une lame dans une fente de la boiserie.
Une planche glissa et j'aperçus, étalée sur un fond de velours noir, une merveilleuse
chevelure de femme !
Oui, une chevelure, une énorme natte de cheveux blonds, presque roux, qui avaient dû
être coupés contre la peau, et liés par une corde d'or.

90 Je demeurai stupéfait, tremblant, troublé ! Un parfum presque insensible, si vieux qu'il
semblait l'âme d'une odeur, s'envolait de ce tiroir mystérieux et de cette surprenante
relique.
Je la pris, doucement, presque religieusement, et je la tirai de sa cachette. Aussitôt elle se
déroula, répandant son flot doré qui tomba jusqu'à terre, épais et léger, souple et brillant

95 comme la queue en feu d'une comète.
Une émotion étrange me saisit. Qu'était-ce que cela ? Quand ? comment ? pourquoi ces
cheveux avaient-ils été enfermés dans ce meuble ? Quelle aventure, quel drame cachait ce
souvenir ? Qui les avait coupés ? un amant, un jour d'adieu ? un mari, un jour de
vengeance ? ou bien celle qui les avait portés sur son front, un jour de désespoir ?

100 Était-ce à l'heure d'entrer au cloître qu'on avait jeté là cette fortune d'amour, comme un

gage laissé au monde des vivants ? Était-ce à l'heure de la clouer dans la tombe, la jeune et belle morte, que celui qui l'adorait avait gardé la parure de sa tête, la seule chose qu'il pût conserver d'elle, la seule partie vivante de sa chair qui ne dût point pourrir, la seule qu'il pouvait aimer encore et caresser, et baiser dans ses rages de douleur ?

105 N'était-ce point étrange que cette chevelure fût demeurée ainsi, alors qu'il ne restait plus une parcelle du corps dont elle était née ?

Elle me coulait sur les doigts, me chatouillait la peau d'une caresse singulière, d'une caresse de morte. Je me sentais attendri comme si j'allais pleurer.

110 Je la gardai longtemps, longtemps en mes mains, puis il me sembla qu'elle m'agitait, comme si quelque chose de l'âme fût resté caché dedans. Et je la remis sur le velours terni par le temps, et je repoussai le tiroir, et je refermai le meuble, et je m'en allai par les rues pour rêver.

J'allais devant moi, plein de tristesse, et aussi plein de trouble, de ce trouble qui vous reste au cœur après un baiser d'amour. Il me semblait que j'avais vécu autrefois déjà, que j'avais

115 dû connaître cette femme.

Et les vers de Villon¹ me montèrent aux lèvres, ainsi qu'y monte un sanglot:

Dites-moi, où et en quel pays
Est Flora, la belle romaine,
Alcibiade et Thaïs
Qui fut sa cousine germaine ?
Écho, qui parle quant on fait du bruit
Au-dessus d'une rivière ou d'un étang
Et eut une beauté surhumaine ?
Mais où sont les neiges d'antan ?
[...]
La reine blanche comme un lys
Qui chantait comme une sirène,
Berthe au Grand Pied, Béatrice, Alix,
Erembourg qui gouverna le Maine,
Et Jeanne, la bonne lorraine
Que les Anglais brûlèrent à Rouen,
Où sont-elles, Vierge souveraine ?
Mais où sont les neiges d'antan ?

Quand je rentrai chez moi, j'éprouvai un irrésistible désir de revoir mon étrange trouvaille; et je la repris, et je sentis, en la touchant, un long frisson qui me courut dans les membres.

120 Durant quelques jours, il fallait que je la visse et que je la maniasse. Je tournais la clef de l'armoire avec ce frémissement qu'on a en ouvrant la porte de la bien-aimée, car j'avais aux mains et au cœur un besoin confus, singulier, continu, sensuel de tremper mes doigts dans ce ruisseau charmant de cheveux morts.

125 Puis, quand j'avais fini de la caresser, quand j'avais refermé le meuble, je la sentais là toujours, comme si elle eût été un être vivant, caché, prisonnier; je la sentais et je la désirais encore ; j'avais de nouveau le besoin impérieux de la reprendre, de la palper, de m'énerver jusqu'au malaise par ce contact froid, glissant, irritant, affolant, délicieux.

130 Je vécus ainsi un mois ou deux, je ne sais plus. Elle m'obsédait, me hantait. J'étais heureux et torturé, comme dans une attente d'amour, comme après les aveux qui précèdent l'étreinte.

¹ François Villon (1431-1463), poète majeur de la littérature française. Son œuvre annonce la Renaissance et traite des thèmes de la jeunesse perdue, de l'angoisse et de la mort, entre autres.

Je m'enfermais seul avec elle pour la sentir sur ma peau, pour enfoncer mes lèvres dedans, pour la baiser, la mordre. Je l'enroulais autour de mon visage, je la buvais, je noyais mes yeux dans son onde dorée afin de voir le jour blond, à travers.
 Je l'aimais ! Oui, je l'aimais. Je ne pouvais plus me passer d'elle, ni rester une heure sans la revoir.

135 Et j'attendais...j'attendais...quoi ? Je ne le savais pas ?
 - Elle.
 Une nuit je me réveillai brusquement avec la pensée que je ne me trouvais pas seul dans ma chambre.

140 J'étais seul pourtant. Mais je ne pus me rendormir ; et comme je m'agitais dans une fièvre d'insomnie, je me levai pour aller toucher la chevelure. Elle me parut plus douce que de coutume, plus animée. Les morts reviennent-ils ? Les baisers dont je la réchauffais me faisaient défaillir de bonheur ; et je l'emportai dans mon lit, et je me couchai, en la pressant sur mes lèvres, comme une maîtresse qu'on va posséder.

145 Les morts reviennent! Elle est venue. Oui, je l'ai vue, je l'ai tenue, je l'ai eue, telle qu'elle était vivante autrefois, grande, blonde, grasse, les seins froids, la hanche en forme de lyre; et j'ai parcouru de mes caresses cette ligne ondulante et divine qui va de la gorge aux pieds en suivant toutes les courbes de la chair.

Oui, je l'ai eue, tous les jours, toutes les nuits. Elle est revenue, la Morte, la belle morte,

150 l'Adorable, la Mystérieuse, l'Inconnue, toutes les nuits.
 Mon bonheur fut si grand, que je ne l'ai pu cacher. J'éprouvais près d'elle un ravissement surhumain, la joie profonde, inexplicable, de posséder l'Insaisissable, l'Invisible, la Morte ! Nul amant ne goûta des jouissances plus ardentes, plus terribles !

Je n'ai point su cacher mon bonheur. Je l'aimais si fort que je n'ai plus voulu la quitter. Je l'ai emportée avec moi toujours, partout. Je l'ai promenée par la ville comme ma femme,

155 et conduite au théâtre en des loges grillées, comme ma maîtresse...
 Mais on l'a vue... on a deviné... on me l'a prise... Et on m'a jeté dans une prison, comme un malfaiteur. On l'a prise... oh! misère!...

Le manuscrit s'arrêtait là. Et soudain, comme je relevais sur le médecin des yeux effarés, un cri épouvantable, un hurlement de fureur impuissante et de désir exaspéré s'éleva dans l'asile.

160 « Écoutez-le, dit le docteur. Il faut doucher cinq fois par jour ce fou obscène. Il n'y a pas que le sergent Bertrand qui ait aimé les mortes. »
 Je balbutiai, ému d'étonnement, d'horreur et de pitié:

165 « Mais... cette chevelure... existe-t-elle réellement ? »
 Le médecin se leva, ouvrit une armoire pleine de fioles et d'instruments et il me jeta, à travers son cabinet, une longue fusée de cheveux blonds qui vola vers moi comme un oiseau d'or.

Je frémis en sentant sur mes mains son toucher caressant et léger. Et je restai le cœur battant de dégoût et d'envie, de dégoût comme au contact des objets traînés dans les crimes, d'envie comme devant la tentation d'une chose infâme et mystérieuse.

170 Le médecin reprit en haussant les épaules :
 « L'esprit de l'homme est capable de tout. »

